

BULLETIN MENSUEL

DE LA

SOCIÉTÉ LINNÉENNE DE LYON

FONDÉE EN 1822

RECONNUE D'UTILITÉ PUBLIQUE PAR DÉCRET DU 9 AOÛT 1937
des SOCIÉTÉS BOTANIQUE DE LYON, D'ANTHROPOLOGIE ET DE BIOLOGIE DE LYON
REUNIES

et de leurs GROUPES RÉGIONAUX : ROANNE, VALENCE, etc

Siège social et Secrétariat général : 33, rue Bossuet, Lyon (6^e)

150 ANS !

A la fin de l'année 1972, la *Société Linnéenne de Lyon* a eu cent cinquante ans.

A cette occasion, il est apparu bon de faire le point, de jeter un coup d'œil derrière l'épaule, d'évoquer le passé.

C'est le but de ce numéro spécial.

Il se compose de trois parties distinctes. La première, surtout anecdotique, tente de brosser un paysage, de restituer une atmosphère. La deuxième, administrative, statistique, fournit des données concrètes sur la gestion et l'activité de la *Société Linnéenne* au cours des cinquante dernières années. La troisième, enfin, est une étude sur la vie de notre « saint patron », Karl LINNÉ.

Nous espérons, par ces quelques pages, intéresser nos anciens sociétaires qui y retrouveront de vieux et chers souvenirs.

Mais nous pensons qu'elles pourront également être utiles à ceux qui sont des nôtres depuis peu de temps en les reliant au passé de leur Société et, en quelque sorte, en les y enracinant.

Comme il ne s'agit aucunement là d'un travail de nature scientifique, nous le publions sous forme d'un numéro spécial, hors série, de notre *Bulletin mensuel*, ceci afin de conserver à ce dernier le caractère purement scientifique qui doit demeurer le sien.

Fig. 1. Fac simile de la couverture de nos anciennes annales.

ANNALES
DE LA
SOCIÉTÉ LINNÉENNE
DE LYON.

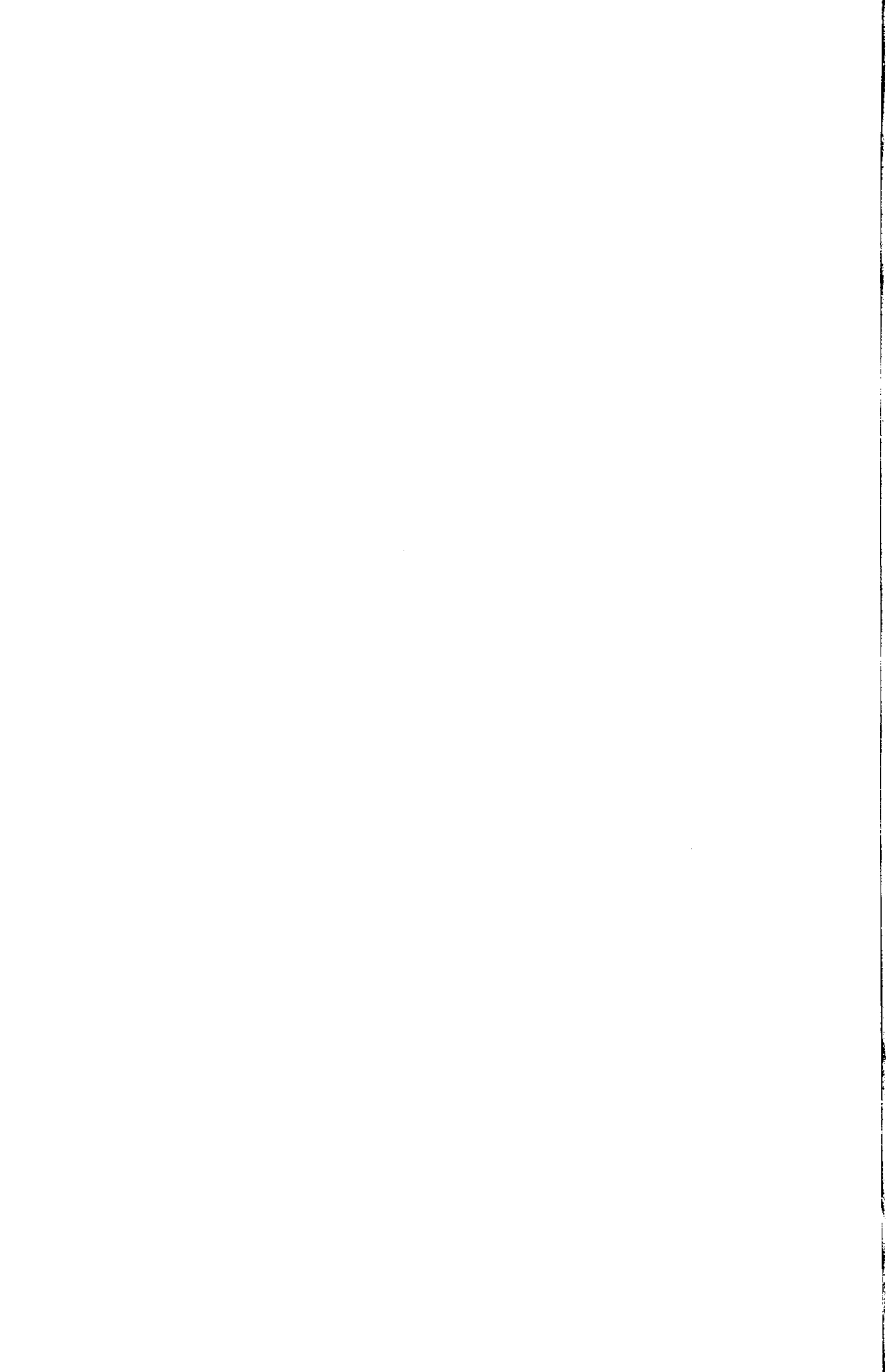


LYON.

IMPRIMERIE TYPOGRAPHIQUE ET LITHOGRAPHIQUE
DE LOUIS PERRIN,

rue d'Amboise, 6.

—
1856.



CINQUANTE ANNÉES DE VIE LINNÉENNE

par Marcel JOSSERAND.

C'est un bien grand honneur que m'ont fait mes Collègues en me confiant le soin de résumer la vie de notre Association au cours du dernier demi-siècle de sa longue existence.

Mon seul titre à cet égard est que ce demi-siècle, je l'ai vécu dans le sein de notre Société puisque voici 52 années que je lui appartiens et que la bienveillance de mes Collègues n'a guère cessé de m'y donner telle ou telle fonction.

Essayons donc.

En 1922, à l'occasion de notre premier centenaire, Claudius Roux publia dans nos *Annales* (1923, tome LXX) un « Historique de la Société Linnéenne de Lyon pendant le premier siècle de son existence (1822-1922) ». Ce travail, bien fait, retrace suffisamment cette période, notamment du point de vue administratif, pour que je n'aie qu'à la survoler assez rapidement.

C'est le 23 septembre 1822 que quelques naturalistes lyonnais, tous portant le titre de « membres correspondants de la Société Linnéenne de Paris », se réunirent à la diligence et sous la présidence du D^r BALBIS pour décider la création d'une ...marcotte locale de la société parisienne. Pleins de respect à son endroit, ils pensèrent sans doute qu'il serait peu séant de dresser une *Société Linnéenne de Lyon* en face de celle de Paris ; aussi, en toute modestie, choisirent-ils de se nommer « *Colonie Linnéenne* sous les auspices de la Société mère de la capitale ».

Dès le 29 octobre 1822, la commission chargée d'élaborer un règlement, présenta son travail qui fut discuté minutieusement, article par article ; après quoi, on décida « de l'adresser à la Société mère linnéenne de Paris » (on n'est pas plus déférent) et aussi d'envoyer la liste des membres « à l'éditeur de l'almanach de la Ville ».

Il faut bien dire que, très vite, la *Société Linnéenne de Paris* s'effrita, fut démembrée en plusieurs autres et disparut plus ou moins officiellement. Dès la séance du 21 avril 1823, le procès-verbal de séance cesse de porter l'en-tête « *Colonie Linnéenne* » et est titré *Société Linnéenne*, mention remplacée à partir du 29 décembre 1823 par *Société Linnéenne de Lyon*. C'est ainsi que les colonies s'émancipent...

Ces graves décisions devaient être consacrées. Elles le furent par la plantation solennelle d'un arbre destiné d'une part à les commémorer, d'autre part à rendre hommage à l'illustre éponyme du groupement, le naturaliste suédois, souvent surnommé le Père de l'histoire naturelle : LINNÉ.

Le lieu de cette plantation fut — c'était normal — le Jardin des plantes et, nous dit-on, « l'arbre choisi pour cette touchante cérémonie est le tilleul argenté, arbre dont la croissance est rapide, le feuillage élégant et les fleurs suaves et d'un usage médical précieux ». Douce époque où les « produits actifs » n'étaient encore que les inflorescences de *Tilia* infusant dans un peu d'eau chaude !

L'arbre fut mis en place le 28 décembre 1822, en morte sève comme il se devait et, qui mieux fut, le jour de la fête de TOURNEFORT, autre célèbre naturaliste.

Bien entendu, suivant l'usage de l'époque, la cérémonie fut suivie de ce qu'on nommerait aujourd'hui un dîner mais de ce qui alors s'appelait *un banquet*. Il nous est indiqué que « des toasts nombreux furent successivement portés » et terminèrent avec éloquence « cette journée mémorable ».

Tous les procès-verbaux n'ont pas été conservés et c'est fort regrettable, mais nous avons du moins la plupart de ceux des 25 premières années : ce sont les plus intéressants et, disons-le, les plus pittoresques. Ils sont rédigés dans une langue cérémonieuse, voire un brin gongorique, qui, en notre siècle pressé, galopant, rend un son curieusement archaïque. Lorsque un auteur offre un ouvrage à la Société, le procès-verbal mentionne que « cet ouvrage précieux a été déposé honorablement dans la bibliothèque ». Un militaire prenant sa retraite décide-t-il de s'occuper d'agronomie, on le qualifie de « nouveau Cincinnatus ». On retrouve là quelques restes de cette phraséologie déclamatoire que connurent la fin du XVIII^e siècle et le début du XIX^e. Qu'on se souvienne des harangues des Conventionnels et de toute l'époque révolutionnaire !

Ce qui frappe, en parcourant ces vieux procès-verbaux, c'est que chacun semblait avoir du temps, beaucoup de temps. On appréciait la bienfaisance d'une rédaction. On relève cette notation à propos d'un opuscule reçu : « Cet opuscule est bien écrit ». Conduire correctement sa pensée, prendre soin de réaliser une exacte adéquation entre cette pensée et son expression, était tenu alors pour la moindre des politesses dues au lecteur.

Quand un nouveau préfet était nommé, le Bureau en corps allait le saluer. Cette visite était renouvelée pour le premier jour de l'an. Le maire et l'archevêque avaient droit au même témoignage de civilité.

Le préfet lui-même avait du temps, le temps de recevoir les Linnéens et parfois même sans demande d'audience préalable : on se présentait, on était reçu.

Que dis-je ? Le préfet avait même le temps — et, par exemple, il l'eut le 20 juin 1842 — de venir assister de bout en bout à une séance, accompagné de son secrétaire général.

Quand un collègue était souffrant, on s'inquiétait d'aller lui rendre visite mais non sans avoir auparavant mis en délibéré la composition de la délégation chargée d'aller lui porter des vœux de guérison.

Oui, en vérité, à cette époque on prenait le temps de vivre.

De même, consacrait-on de longs moments à l'examen des candidatures. Les mérites de l'impétrant étaient discutés, soupesés et on ne le proclamait élu qu'après avoir instruit son cas. S'il s'agissait d'un naturaliste n'habitant ni Lyon ni le département du Rhône, donc ne pouvant prétendre qu'au titre de correspondant, on couchait son nom sur « le registre d'expectative ». On le laissait un certain temps en attente et si l'on estimait que rien de grave ne s'opposait à son admission, on mettait un terme à cette période probatoire par un *dignus est*.

Il est remarquable de voir comme, à cette époque, les usages de la S.L.L. ressemblaient à ce que sont encore aujourd'hui ceux de notre *Académie des Sciences, Belles Lettres et Arts de Lyon* : distinction entre membres titulaires et membres correspondants, *numerus clausus* pour les premiers (vingt cinq pendant les premières années), obligation de résumer en un long rapport, à la fin de chaque exercice, la totalité des communications présentées au cours de l'année, etc., toutes traditions encore en vigueur dans notre *Académie*. Notons d'ailleurs en passant que, de tout temps, ces deux groupements eurent — et ont encore — un certain nombre de membres en commun.

Est-ce à cette communauté d'appartenance qu'il faut attribuer un certain emmêlement — fort ancien et d'ailleurs très limité — entre leurs deux bibliothèques ? Je ne suis pas bien sûr qu'à l'heure actuelle on ne trouverait pas encore dans les fonds respectifs de chacune d'elles, quelques ouvrages ayant jadis appartenu à l'autre.

La S.L.L. ne se contentait pas de tenir séances ; elle faisait des excursions sur le terrain et comme, en ce temps-là, on était courageux, je relève dans un procès-verbal que le rendez-vous de départ aurait lieu « à 3 heures du matin, sur le quai de la Charité, en aval du pont de la Guillotière ».

Le règlement prévoyait tout aussi bien pour l'anniversaire de la naissance de LINNÉ, le 24 mai, que pour celui de la fondation de la Société, une « fête » ou une « séance extraordinaire ». L'une comme l'autre se terminait généralement par un banquet et les comptes rendus mentionnent invariablement qu'une franche gaieté régnait au cours de ces agapes. Des toasts y étaient prononcés et comme plusieurs de ces Messieurs taquinaient la muse à leurs heures, des poèmes étaient lus et applaudis.

Tout ceci est rapporté avec gravité dans les procès-verbaux. Une ou deux fois, pourtant, leur rédacteur se laisse aller à y introduire une note d'humour. Certain jour où la chère et les vins n'avaient pas été ce qu'il convenait, le procès-verbal en rend compte ainsi : « Les Linnéens, quoique d'une nature très sobre et n'ayant réellement un goût prononcé que pour les sciences dont ils s'occupent, pensent néanmoins que si l'on pouvait prévenir le restaurateur un jour ou deux d'avance, ils seraient au moins reçus avec une partie des honneurs dont ils sont dignes. » (p.-v. du 8 décembre 1845.)

Dans un autre procès-verbal, celui du 28 décembre 1842, on lit : « A 6 heures, la société, pour célébrer l'anniversaire de sa fondation, se réunit en famille chez CAILLOT, le restaurateur... Une discussion pleine de gaieté et d'enjouement, s'engage pendant le repas sur la

capacité que doivent avoir les verres dans lesquels on sert le bon vin... Chacun veut à la fois donner son opinion, de telle sorte que l'on est obligé de procéder au vote motivé par tête, d'après le sage avis de M. le Vice-Président. MM. REY, BRUN, BRIFFANDON, AUNIER, CHAMPAVERT tiennent pour un petit verre à petite surface, bien poli, bien taillé, bien transparent, pour que l'œil en soit flatté et parce que le nez entrant aussi bien dans un petit verre que dans un grand, le fumet se trouve ainsi bien plus condensé. MM. MAGNE, CLÉMANÇON, VIALON, TEISSIER et GÉRARD soutiennent que le motif serait valable si l'on voulait conserver son vin dans son verre, parce que plus il y a de surface, plus il y a d'évaporation ; par conséquent, plus il y a de déperdition du fumet dans un même temps donné ; mais puisqu'on le verse pour le boire immédiatement, plus on le répandra sur une large surface, plus le nez et le palais auront à palper de gaz odoriférant et plus, par conséquent, le vin paraîtra bon. »

« Les préopinants, malgré cette argumentation, revenant à leurs petits verres et la majorité n'étant ni d'un côté ni de l'autre, si ce n'est pourtant que l'avis du président et celui du vice-président dussent compter double, ce qui me paraît assez juste, vu que je suis de leur avis, la discussion est renvoyée à la prochaine séance annuelle. »

Ces bons naturalistes étaient parfois d'humeur badine !

De telles citations ne doivent pas donner une fausse idée du ton ordinaire des procès-verbaux. Ces légers écarts y étaient très rares. A peine en relève-t-on trois ou quatre dans les 25 premières années de notre Société. D'une manière générale, le ton est sérieux, très académique, plein d'urbanité avec, volontiers, je l'ai déjà dit, une touche d'emphase.

En parcourant ces documents vieux de cent à cent cinquante ans, on parcourt en même temps les diverses étapes de la science. On rencontre, par exemple, (p.-v. du 14 décembre 1835) une lettre d'un certain M. GAILLON où il est écrit : « Les Uredos et les Puccinies sont pour moi une exsudation ou une effusion de la globuline du végétal produite par la piqûre d'un ver ou larve rougeâtre de un cinquième de ligne de longueur que je n'ai pu encore obtenir en insecte parfait et que je crois appartenir aux diptères. Vous trouverez cette larve en grande quantité sur les feuilles de rosier couvertes d'uredo ou de rouille. M. TURPIN a bien dit que c'était une maladie de la globuline du végétal mais il n'est pas remonté à la cause de cette maladie. Communiquez mon observation à la *Société Linnéenne* ; elle la vérifiera et je ne doute pas qu'elle la trouve fort exacte et que, devant cette observation, disparaisse le classement de cette production parmi les champignons ».

Faut-il rappeler que cette « production » est, plus que jamais, classée parmi les champignons *Uredinales* ; on en connaît très précisément le cycle et ce depuis assez longtemps. L'opinion inexacte de M. GAILLON qui briguaît le titre de membre correspondant ne nuisit aucunement à sa candidature qui reçut accueil favorable mais, bien entendu, et comme dit plus haut, après un séjour au purgatoire du « registre d'expectative ».

Le 10 janvier 1848, M. REY pratiqua devant ses collègues émerveillés une ovariectomie double sur une chienne endormie par chloroforme. L'opération fut conduite avec la dextérité qu'exigeaient les brèves anesthésies d'alors, soit en deux minutes et demie. Les témoins furent pleins d'admiration en voyant la bête revenir rapidement à elle et, trois quarts d'heure après l'intervention, se tenir debout tant bien que mal.

A peu près à la même époque (séance du 12 mars 1849), fut lu un mémoire de M. REY : « Un chien bouledogue d'assez forte taille a été chloroformisé (*sic*) une fois d'abord. Son sommeil a duré un quart d'heure. Huit jours après, une seconde expérience l'a plongé dans l'immobilité pendant une demi-heure. Le lendemain, après la troisième inhalation [l'immobilité] s'est continuée pendant trois quarts d'heure et le soir, huit heures après le réveil, la mort avait lieu ». A l'ouïe de cette communication, M. MULSANT conclut que « se soumettre trois jours de suite à l'action du chloroforme pour se faire arracher une dent chaque fois, serait s'exposer au malheureux sort du patient de M. REY ».

On se doute bien qu'on trouve également des traces de la chaude querelle sur la génération spontanée car si PASTEUR la trancha, il fut loin d'être à son origine ; elle agitait les milieux scientifiques depuis longtemps quand il pratiqua ses expériences classiques.

Le 12 juin 1841, « M. GÉRARD lit quelques observations sur l'anatomie d'un ascaride lombricoïde femelle possédant à elle seule la quantité énorme de douze millions d'œufs. Est-il possible de rapporter aux générations spontanées la naissance d'un animal si bien pourvu sous le rapport génésique ? Et pourtant, si l'on n'admet pas ce mode de génération, comment expliquer la présence de cet animal dans les intestins d'un fœtus encore dans le ventre de sa mère ? ».

« Ce mémoire soulevant la question des générations spontanées, M. AUNIER demande à l'auteur s'il admet, oui ou non, la génération spontanée du ver lombric ? Sur sa réponse négative quant au premier point mais dubitative quant à celui de savoir comment un lombric peut se développer dans le corps d'un fœtus, M. CLÉMANÇON en trouve une raison suffisante dans les matériaux charriés par le sang de la mère dans le système vasculaire du fœtus. »

En rencontrant dans ces vieux papiers le récit de ces tâtonnements, de ces erreurs, de ces hypothèses controuvées par la suite, de ces rectifications aussi, bref de toutes ces avances et de tous ces reculs qui constituent le cheminement saccadé de la vérité scientifique en marche, on éprouve un sentiment assez mixte ; à une envie de sourire, se mélange un certain attendrissement, un peu comme quand on voit une petite fourmi charrier un fardeau trois fois gros comme elle, avancer, trébucher, se remettre d'aplomb, tomber de nouveau mais, finalement, à force de courage, de ténacité, parvenir à se rapprocher du but.

C'est aussi un peu le reflet des principaux événements de la vie de Lyon qui traverse ces feuillets : « La séance du mois de novembre n'a pu avoir lieu à cause de l'inondation ».

Les très vieux Lyonnais se souvenaient encore dans mon enfance de cette crue prodigieuse qui recouvrit une partie de la ville d'un

mètre d'eau, voire nettement plus en certains endroits. C'est à cette inondation de 1840 que les actuels quais Jayr et Arloing, ainsi même, je crois, qu'une portion du quai Chauveau, doivent leur exceptionnelle largeur : un bon nombre des maisons en bordure de la Saône, construites en pisé de terre, minées par les eaux, s'effondrèrent les unes après les autres et s'abimèrent dans la rivière avec un grand bruit¹. La rangée des immeubles riverains ayant ainsi été éclaircie, on décida plus tard d'abattre sur une certaine longueur ceux qui subsistaient, créant de cette manière entre le cours d'eau et la seconde rangée, une large et vaste bande : les quais actuels.

Une remarque d'ordre monétaire : la cotisation annuelle était de 30 francs. Si on la multiplie par 500 qui est — au minimum ! — le coefficient « d'érosion monétaire » depuis cette époque jusqu'à nos jours, on trouve 15 000 F. L'amputation de deux zéros pour aboutir aux francs d'aujourd'hui amène à 150 F. Or, notre cotisation n'est actuellement que de 25 F. Elle est donc *six fois moindre* qu'il y a 150 ans et nous fournissons à nos membres incomparablement plus de texte imprimé. Que ceci ait valeur d'hommage aux gestionnaires de nos deniers.

Il me faut maintenant rapporter une anecdote due à MULSANT au retour d'un voyage en Grande-Bretagne où il avait été reçu avec beaucoup d'honneurs par la *Linnean Society* : « Les collections de LINNÉE (*sic*) ont été mises à sa disposition ; il a eu le bonheur de feuilleter ses livres et de lire les annotations qu'il y avait faites de sa main ».

« La possession de ces objets vénérés par tous les savants est due, par une circonstance assez mémorable, à M. SMITH qui, les ayant acquis, les fit embarquer sur un vaisseau marchand ; mais le Roi de Suède, jaloux d'un semblable trésor, fit courir sus, sans succès, par un bâtiment de guerre, jusque dans les eaux de la Tamise. »

Ce récit est confirmé par une gravure de l'époque représentant le pourchas du bateau portant les précieux documents par un navire de la marine royale.

Seulement voilà : cette belle histoire ne contient pas la moindre parcelle de vérité ! Elle fut inventée de toutes pièces et la gravure, commandée par quelqu'un qui avait des raisons de dramatiser l'arrivée de ces collections, illustre une fabulation pure et simple !

Je tiens la démythification de cette légende de la bouche même de M. LUNDBERG, attaché culturel près l'ambassade de Suède, fondateur du Musée Tessin et linnéologue d'une inépuisable érudition.

Comme quoi il est imprudent d'accepter comme vraie une tradition orale sous prétexte qu'elle est appuyée par des « documents iconographiques » !

J'arrête là cette glane dans nos vieux papiers. En se reportant au travail déjà cité de Claudius ROUX, on trouvera des documents d'ordre

1. A défaut de témoignages oraux, aujourd'hui impossibles, on trouvera des indications assez précises dans : KLEINCLAUSZ. *Lyon, des origines jusqu'à nos jours*. P. Masson, Lyon, 1925. On y verra que 236 immeubles, la plupart à Vaise, furent ainsi réduits chacun en un gros tas de boue.

administratif et statistique qu'il est inutile de reproduire ici. De même, y trouvera-t-on l'évocation des grandes figures de ce premier siècle : BALBIS, MULSANT, REY, Arnould LOCARD (père de feu Edmond LOCARD), MILLIÈRE, SAINT-LAGER, DEPÉRET et tant d'autres.

Il est temps d'arriver au dernier demi-siècle, celui dont j'ai eu la connaissance directe.

On trouvera plus loin dans le travail exhaustif de notre bibliothécaire et ancien président, M. TCHJEVSKY, d'abondantes données tant sur les successives équipes dirigeantes de notre association que sur ses publications. Je ne veux, dans les pages qui suivent, que parcourir au fil de mes souvenirs ces cinquante années de vie linnéenne en m'arrêtant non point nécessairement aux faits les plus importants mais plutôt sur ceux qui, je l'espère, donneront une image assez fidèle de ce que furent ces cinq décennies.

*
**

Le premier événement dont je fus le témoin fut le déménagement de notre siège social.

En 1921, nous étions encore logés dans la mairie du 1^{er} arrondissement, 2, place Sathonay. On nous avait attribué une pièce tout en longueur, sorte de corridor bien sombre, mal éclairé par une fenêtre située à son extrémité. Le sol comportait des inégalités dues à l'état du carrelage. Une odeur de remugle flottait dans un air jamais renouvelé. C'était assez sinistre.

A ce moment, la municipalité lyonnaise nous attribua notre local actuel, 33, rue Bossuet, composé d'une salle de vastes dimensions, d'une autre moins grande et de deux étages de galeries courant tout autour de leurs parois. C'était un palais après une miteuse chaumière.

Le déménagement de nos collections et de notre bibliothèque fut l'affaire que l'on peut penser. Chacun s'y attela et tout alla bien.

Au même moment et à l'occasion de notre premier centenaire, la S.L.L. demanda à la *Société mycologique de France* de venir tenir à Lyon sa session annuelle. L'accord ayant été donné, le congrès se déroula du 7 au 14 octobre 1922 avec un éclat particulier.

Peu après, le 24 décembre, eut lieu la « Journée du Centenaire » qui se manifesta par la tenue d'une séance solennelle en présence des autorités. Réceptions, plantes vertes, discours et, bien entendu, banquet.

C'est à peu près à ce moment que notre Président d'honneur, le D^r Philibert RIEL¹ décida de consacrer désormais tout son temps et toutes ses forces au développement de notre association. J'ai raconté dans une notice nécrologique² comment, à cet effet, il renonça prati-

1. Sur la vive insistance d'un des membres de notre Bureau, il reçut le titre assez étrange de Président d'honneur à vie. On conçoit mal ce que serait un Président d'honneur... à titre temporaire !

2. Le Docteur Philibert RIEL, *Bull. mens. Soc. linn. de Lyon*, 1944, p. 33.

quement à exercer la médecine et, ce qui, pour lui, était bien plus méritoire, comment il renonça également à ces fréquentes excursions qui, poursuivies pendant quelque 60 années, avaient fait de lui le seul naturaliste complet que j'aie jamais rencontré, je veux dire compétent dans presque toutes les branches de l'histoire naturelle.

Libéré de toute occupation professionnelle, il se munit d'une boîte de plumes, de quelques litres d'encre noire et de plusieurs rames de papier à l'en-tête de la *Société Linnéenne*, puis il s'assit à sa table, les jambes enveloppées d'une couverture et, huit heures par jour, pendant plusieurs années, il écrivit d'interminables lettres aux naturalistes du monde entier dont il relevait les noms et les adresses dans les annuaires des sociétés savantes, vantant à chacun d'eux les mérites de notre Société et développant toutes les bonnes raisons qu'il avait d'y adhérer.

Comment résister à un appel personnel, manuscrit, couvrant trois pages d'une écriture bien serrée !

Les adhésions affluèrent. On fêta le 1 000^e membre par un banquet à Mornant, le 25 mai 1922.

Le déluge de lettres continuant à pleuvoir dans tous les pays du monde¹, dès l'année suivante, en 1923, notre *Bulletin* (à ce moment bi-mensuel) accuse pour la première fois un nombre de membres excédant 2 000 (2 135, p. 117).

En 1928, ce même *Bulletin* (p. 139) annonce que le 3 000^e membre s'est fait inscrire et, bien entendu, c'est encore un banquet qui célébra cet événement. Sans doute pour allécher les Linnéens et susciter les inscriptions, le *Bulletin* va jusqu'à donner la composition du menu prévu.

On se doute que les modes et engouements successifs, scientifiques ou pseudo-scientifiques, marquèrent de leur empreinte l'activité de notre Société au moment où ils se produisirent.

L'irruption du freudisme qui, en France, pénétra et fit explosion dans le grand public un peu cultivé entre 1920 et 1930, se traduisit dans nos séances par d'innombrables discussions. L'interprétation freudienne des rêves fit les beaux-jours de la section d'anthropologie pendant plusieurs saisons. Certaines séances furent bien divertissantes. Tel d'entre nous, réfractaire, sinon au freudisme, du moins aux excès de ses zéloteurs, se cabra devant l'obsession sexuelle qui baigne toute l'œuvre de FREUD et entreprit de démontrer que l'interprétation systématiquement sexuelle des rêves était le fait d'une imagination elle-même systématiquement orientée. A cet effet, il lança un défi à ses collègues pro-freudiens ; il les défia d'imaginer un rêve dans lequel il ne pourrait, avec quelque application sans doute mais en moins de trente secondes, découvrir un contenu sexuel ce qui, évidemment, montrerait tout l'artificiel de la théorie.

1. Il doit bien y avoir prescription et je puis révéler aujourd'hui une innocente supercherie : plusieurs personnes aidèrent le Dr RIEL dans sa tâche fastidieuse et, ayant reçu un « modèle », écrivirent elles-mêmes un grand nombre de ces lettres que le Dr RIEL n'avait plus ensuite qu'à signer.

SOCIÉTÉ LINNÉENNE DE LYON

FONDÉE EN 1822

SIÈGE SOCIAL : 33, rue Bossuet, 33

Lyon, 19/12 1926.

Monsieur et honore' collègue

Les circonstances difficiles que nous traversons ont fait disparaître la plupart des revues qui servaient de lien entre les naturalistes désireux d'entrer en relations scientifiques ou d'échanger des échantillons ou des idées, ce qui est très préjudiciable au progrès et au développement de la science naturelle.

La Société Linnéenne de Lyon qui s'occupe avec une très grande activité d'Entomologie et de toutes les autres branches de l'histoire naturelle pure ou appliquée, qui compte déjà plus de 2600 membres répartis dans le monde entier et est une des plus importantes et des plus anciennes de l'Europe puisqu'elle a célébré en 1922 son centenaire, a pensé qu'il était de son devoir de faire un effort pour remédier à cette fâcheuse lacune. Dans ce but elle a décidé que ses membres pourraient insérer gratuitement sur son Bulletin bi-mensuel agrandi et renfermant de très intéressants articles et d'importantes notes bibliographiques, leurs annonces d'échange.

Fig. 2. Première page de la très longue lettre que le Dr RIEL adressa à des milliers de naturalistes dans le monde entier, les invitant à adhérer à la S.L.L.

Le défi fut relevé mais le collègue pro-freudien qui le releva eut, si j'ose dire, la main si malheureuse, le rêve « non sexuel » qu'il proposa présentait un contenu d'un symbolisme phallique si évident qu'à peine l'eut-il proposé chacun éclata de rire, y compris le perdant.

Un peu plus tard, ce fut « la période radiesthésique » avec quelques baguettisants convaincus, dont le R.P. GAYRAL DE SÉRÉZIN. Elle nous valut également quelques séances réjouissantes avec professions de foi ou d'incrédulité irréductibles. Tout ce que je puis dire, mais sans me risquer à prendre une position qui pourrait m'attirer des foudres, c'est qu'un jour, le pendule, promené sur des lots de champignons recouverts d'un linge les dissimulant, donna comme vénéneuses des espèces tout à fait inoffensives. On pense bien que le radiesthésiste n'en fut pas troublé pour autant ; il répondit simplement que ces champignons étaient peut-être bien comestibles pour le commun des gens mais que *pour lui* ils se montreraient sûrement vénéneux.

Mais il y eut la contre-épreuve ! Le pendule annonça comme comestibles des espèces mortelles. Un mauvais esprit proposa aussitôt au manieur de pendule de consommer ces champignons car, *pour lui* et selon son raisonnement, ils devaient être comestibles. Sera-t-on surpris qu'en dépit de sa logique inattaquable, cette suggestion ne fût pas retenue ? La foi a ses limites.

Les événements locaux laissèrent également une trace dans nos séances. Ainsi la catastrophe de Fourvière. C'est dans la nuit du 12 novembre 1930 qu'une petite partie de la colline, affouillée par des ruissellements souterrains, glissa, entraînant et écrasant plusieurs maisons. Le drame eut, malgré tout, été limité si la fatalité n'avait voulu que 19 pompiers accourus fussent justement réunis au pied d'un immeuble à l'instant précis où il s'abattit, les ensevelissant tous. Aujourd'hui encore, on peut voir dans la salle d'attente de la caserne de la rue Pierre-Corneille, les 19 casques de ces hommes, soigneusement fourbis et entretenus, exposés *in memoriam* dans une vitrine, broyés, aplatis, réduits à un volume dérisoire.

Cette catastrophe eut à l'étranger un étonnant retentissement. On dut avoir l'impression qu'une partie de la ville était détruite car nous reçûmes à cette occasion, par lettres et télégrammes, les vives condoléances de collègues étrangers et, par exemple, de Tchécoslovaquie.

Un éminent linnéen, le géologue Frédéric ROMAN, ayant été nommé expert aux fins de déterminer causes et responsabilités dans ce drame, on pense bien qu'il en fut question plus d'une fois dans nos réunions.

« L'affaire de Glozel » anima également bien des séances, partisans et adversaires de l'authenticité des trouvailles s'affrontant avec passion.

Dès 1927 (p. 65), nos comptes rendus évoquent l'opportunité de tenter d'obtenir la reconnaissance d'utilité publique. La question revint périodiquement sur le tapis à l'instigation de notre Président d'honneur, le D^r RIEL qui, sans héritiers proches et totalement identifié à la S.L.L., entendait lui laisser ses biens, ce qu'il ne manqua pas de faire d'ailleurs et il faut souligner que ce geste généreux et d'importance fut et est encore un sérieux élément de la prospérité de notre association.

En 1934, on se mit à étudier sérieusement le problème et, lors de l'assemblée générale du 11 décembre 1934, l'ordre du jour comportait : « Transformation des statuts en vue de la reconnaissance d'utilité publique ». Chargé de présenter le rapport, je ne pus que le faire des plus favorables puisque seule la reconnaissance d'utilité publique nous habilitait à recevoir des legs. Dès la séance de février 1935, il fut annoncé que la demande de reconnaissance était en bonne voie.

On ne pouvait guère penser que de délibérations en modifications de statuts, de démarches en formalités, la chose allait prendre dix ans tout juste (de 1927, date où la question fut d'abord soulevée, jusqu'au 9 août 1937, date du décret nous reconnaissant d'utilité publique).

Nous avons établi les statuts tels que nous les désirions après avoir discuté soigneusement chacun de leurs articles. Las ! Quand je me rendis à Paris pour les présenter à un Maître des requêtes au Conseil d'Etat, M. CANET, et obtenir de lui l'accord indispensable, cet homme, au demeurant charmant, me reçut fort aimablement, m'entretint de mille choses fort éloignées du sujet qui m'amenait, me dit notamment avoir été, à Rouen, condisciple d'André MAUROIS¹, mais il n'en fit pas moins voler en éclats notre beau projet, m'exposant que la reconnaissance d'utilité publique impliquait, de la part de ceux qui la sollicitaient, l'acceptation d'un certain cadre statutaire, rigoureusement défini et ne comportant que bien peu de possibilités dérogoatoires.

Je dus donc en rabattre, renoncer aux statuts que nous avions si minutieusement peaufinés et rentrer à Lyon l'oreille quelque peu basse après avoir été amené à accepter ceux que le Conseil d'Etat imposait à tous les impétrants.

Je rapporte ces détails pour expliquer certaines de nos dispositions statutaires dont on pourrait s'étonner que nous ayons pris l'initiative de les souhaiter.

Au cours des cinquante ans que je parcours un peu à bâtons rompus et sans toujours suivre un déroulement rigoureusement chronologique, notre pays connut bien des traverses, notamment dans ses finances. En 1933 et 1934, nous eûmes comme trésorier M. JACQUET. Pendant son mandat, la France subit précisément une de ces innombrables alertes monétaires qui se succédèrent depuis la lointaine époque du franc-or, c'est-à-dire depuis 1914, date à partir de laquelle elle est entrée dans l'ère de l'instabilité chronique avec, de temps à autre, une poussée de fièvre aiguë. M. JACQUET — qui, soit dit en passant, présentait une extraordinaire ressemblance avec le romancier Georges BERNANOS — profitant de ce qu'il exerçait une profession qui lui donnait accès aux métaux précieux (il était bijoutier), ne fit ni une ni deux et, sans en parler à personne, convertit la totalité de la fortune liquide de la S.L.L. en un petit sachet de poudre d'or, omettant avec beaucoup de bon sens de se demander si cette opération était tout à fait légale. L'orage passa, il la déboucla et rétablit le *statu quo ante*. Personne, je le crois bien, ne le sut.

1. Lequel, en effet, mentionne Louis CANET dans ses *Mémoires* (p. 42).

Puisque je viens de parler de l'un de nos trésoriers, je voudrais dire et souligner avec force que si notre association a réussi à perdurer à travers bien des événements, si elle est parvenue à s'accommoder de bien des régimes, si elle a poursuivi son bonhomme de chemin sous la restauration, sous la république, sous l'empire, sous une série d'autres républiques, si elle a passé à travers deux guerres mondiales, connu l'occupation, les remous de l'après-guerre et tout ceci en ne se contentant pas de la formule de SÈYÈS, en ne se contentant pas de vivre, mais en parvenant à se développer et à prospérer, cela tint essentiellement à ce que ses finances furent toujours gérées avec infiniment de sagesse, de prudence et même, quand les circonstances l'exigèrent, avec parcimonie.

La conduite des finances d'une association comme la nôtre est sans aucun doute la clef de voûte de sa pérennité. Au cours de notre existence, nous avons eu la bonne fortune d'avoir toujours une excellente gestion financière et je pense qu'à ce facteur plus qu'à tout autre, nous devons d'avoir atteint notre cent-cinquantième année.

Puissent ceux qui nous succéderont se montrer aussi vigilants.

Des types humains d'un beau pittoresque fréquentèrent notre Société. Tel collègue n'allait jamais en excursion botanique à Dardilly ou à Neyron sans se munir d'un tout petit canif « pour attaquer les sangliers si on venait à en rencontrer ».

Un autre éprouvait une telle joie quand il avait mis la main sur une espèce rare qu'il éprouvait le besoin d'arroser généreusement cette joie ce qui nous valait des retours d'excursion animés de chansons bachiques chantées à pleine gorge. Certaines mauvaises langues prétendaient même que, parfois, une brouette... mais pourquoi me ferais-je l'écho des mauvaises langues ?

Un autre encore, assez mystérieux, nommé L., suivait nos sorties avec une résistance étonnante chez un vieillard plus qu'octogénaire. Toujours vêtu d'habits noirs de bonne coupe mais en guenilles, il arborait un superbe chapeau melon assez inattendu qui demeurait imperturbablement vissé sur le côté de sa tête lorsqu'il fallait grimper dans les éboulis ou franchir un fossé. Peu loquace, assez bougon, il intriguait beaucoup car on ne savait rien sur lui. Il avait élu domicile, racontait-on, dans le clocher d'une église de la Guillotière dont le curé, bonne âme, lui laissait l'accès.

Je ne saurais affirmer que c'était vraiment là ses pénates mais ce qui est certain c'est que chaque fois que paraissait un ouvrage de sciences naturelles, fût-ce une coûteuse iconographie, cet homme qui semblait sans moyens ne manquait pas d'y souscrire et ce en deux exemplaires. Ce fut le cas, par exemple pour la *Flora Agaricina Danica* de LANGE.

Un beau jour, on cessa de voir cette figure singulière. Personne n'a connu sa fin ni ce qu'il advint de sa bibliothèque qui devait être d'une belle richesse et dont on ne sut jamais ce qu'elle était devenue.

On ne me croirait pas si je disais que l'histoire de notre Société n'a comporté aucune page un peu fâcheuse. Certain jour, il fallut bien

se rendre à l'évidence et admettre qu'un jeune linnéen s'était approprié une pièce de nos collections. On lui fit comprendre que sa place n'était plus chez nous.

Quelques années passèrent.

Puis, voici qu'on vit se lever en deux points de l'horizon deux étoiles de première grandeur et de réputation sensiblement internationale. Vérification faite, ces deux étoiles n'en faisaient qu'une seule : c'était le même personnage qui, simultanément et dans deux domaines aussi éloignés qu'il est possible de l'imaginer, accédait à une double célébrité. On a deviné qu'il s'agissait de notre chapardeur. Il ne faut jamais désespérer des jeunes !

Nos expositions, avant d'être des expositions d'histoire naturelle générale comme elles le sont devenues aujourd'hui, sous l'impulsion de M. POMARAIS, étaient exclusivement mycologiques ¹. De bien intéressants échanges de vues y eurent lieu. Le Président HERRIOT les visitait volontiers, non en personnage officiel mais au petit matin pour pouvoir les parcourir en paix car il était quelque peu mycologue. Lorsqu'il se déplaçait en voiture et quand son itinéraire lui faisait traverser des forêts, il demandait souvent à son chauffeur, « Marcel », de s'arrêter quelques instants et se livrait aux joies de la cueillette.

Un jour, à l'une de nos expositions, il se rencontra avec le général TOUCHON, alors gouverneur militaire de ce qui était à l'époque la VIII^e Région ² et, lui aussi, frotté de mycologie. Un différend s'éleva entre eux à propos de je ne sais plus quelle espèce. Une discussion serrée s'engagea. Le général défendit longtemps ses positions mais, devant la puissante dialectique du président, on le voyait qui reculait, qui céda du terrain pas à pas et, en fin de compte, ce fut le maire qui demeura maître du champ de bataille : *cedant arma togae* !

Faut-il rappeler l'histoire de N. ? C'était un brave homme que N. mais il était malheureusement atteint à un degré nettement pathologique de la manie de la persécution : j'ai conservé dans mes archives un tract où il envisageait que ses « ennemis » le fassent assassiner ! Il utilisait ses maigres ressources à faire imprimer des libelles les accusant et accusant en particulier les mycologues et les dirigeants de notre association. Puis il dispersait ces pamphlets dans le monde entier et jusque en Chine. Il nous en fit voir tant et tant qu'il fallut bien, au bout de plusieurs années de patience, nous décider à le radier ce qui ne fit que le confirmer dans sa conviction que la *Société Linnéenne* était le Q.G. de ses persécuteurs.

Mais le piquant de l'affaire fut que N. mourut intestat et sans héritiers au degré successible. Selon la loi, son modeste bien tomba dans les caisses de l'Etat. Le Bureau des successions vacantes, inventariant son mobilier, y découvrit des notes mycologiques et ne sachant trop qu'en faire, nous demanda si elles pourraient nous intéresser. C'est

1. Il y eut cependant deux expositions d'histoire naturelle générale avant que la tradition ne s'instaurât de les prévoir régulièrement telles chaque année.

2. Devenue aujourd'hui la V^e.

ainsi que nous héritâmes sans bourse délier de tous les ouvrages possédés par N. dont quelques-uns de grande valeur.

Pauvre N. qui devint ainsi le bienfaiteur posthume et bien involontaire de l'association à laquelle il avait, de son vivant, voué une haine féroce !

La seconde guerre mondiale nous porta de rudes coups, ne serait-ce qu'en nous coupant de notre important contingent de collègues étrangers, contingent que nous n'avons pas encore complètement reconstitué : il nous y faudrait un second RIEL. La division de la France en deux zones séparées par la ligne de démarcation, sorte de frontière « franco-française », posa également de gros problèmes pour l'acheminement de notre *Bulletin*.

Avant de l'acheminer, il fallait d'abord le faire imprimer et, pour cela, se battre avec les organismes distributeurs de « bons-monnaie-matière » afin d'obtenir le papier nécessaire.

Le *Bulletin* dut donc être ramené à de modestes proportions mais, quoique toutes voiles carguées, il tint bon et continua à paraître. C'est d'ailleurs merveille de voir en le feuilletant combien l'éroulement d'un monde n'empêcha jamais les spécialistes de continuer à se passionner pour la formule d'une nervation alaire ou pour les pans des spores d'espèces jugasporées. Quand on a vécu cette époque, on ne s'étonne plus de lire chez les historiens que, pendant la Terreur, à deux pas de la guillotine fonctionnant en permanence, la vie de relation, les réjouissances et même les bals continuaient à avoir lieu comme en temps normal. Sans doute, est-ce la vie, qui, plus forte que tout, entend ne pas renoncer.

Mais, en dépit de leur caractère souvent tragique, les événements de cette dure époque ne laissèrent que bien peu de traces dans nos publications. En février 1944, pourtant, notre *Bulletin* (p. 18) comporte cet avis : « En cas de couvre-feu, cette séance sera reportée au mardi suivant ».

Je retrouve également dans nos archives, en date du 18 février 1941, une « autorisation de réunion » délivrée par les autorités préfectorales, nous donnant permission de tenir nos séances. On se doute que nous ne l'avions pas attendue. Illustration de l'aphorisme : « Le fait précède le droit » !

Pendant toute la guerre, un de nos collègues botanistes, un Anglais, réussit ce tour de force de ne pas quitter la région et même de venir à nos séances, de participer à nos excursions, sans jamais se voir inquiéter, même lorsque la zone sud fut occupée et la Gestapo installée dans notre ville, à l'Ecole de santé militaire. Son déguisement était bien simple : une paire de lunettes aux verres fortement teintés et l'habitude, quand on lui adressait la parole, de ne jamais répondre que par un hochement de tête afin que son accent ne le trahît pas.

A la libération, tous les périodiques qui avaient paru sous l'occupation furent suspendus par mesure générale, chacun d'eux devant obtenir une autorisation individuelle pour reparaitre.

C'était la Délégation régionale à l'information du Commissariat de la République qui la délivrait. Mes collègues m'ayant chargé de la démarche, je m'y rendis. Je pénétrai dans un bureau et pensai m'énaser contre une paire de semelles généreusement cloutées. Derrière ces semelles, s'allongeaient deux jambes reposant sur une table et, derrière ces jambes, un jeune tourlourou qui ne devait pas avoir vingt ans, me reeut, renversé dans un fauteuil profond.

Bien sympathique ce militaire et, sans nul doute, s'était-il courageusement battu mais, de toute évidence, il venait droit de sa lande et je vis qu'il me faudrait être fortement explicatif.

Je lui exposai donc que, vu l'objet de notre publication, il n'y avait pas l'ombre de raison de la suspendre. « Nous avons bien suspendu le temps ! » me rétorqua-t-il avec fierté. Je songeai à LAMARTINE et au *Lac* mais compris vite mon erreur : ce n'était pas *le temps* dont on avait « suspendu le vol » : il s'agissait du journal « *Le Temps* » qui, effectivement, venait d'être suspendu pour avoir paru pendant l'occupation.

J'expliquai à ce brave petit gars que nous étions des gens totalement inoffensifs, que nous n'avions jamais mis, Dieu merci, ne serait-ce que le fin bout du petit doigt dans la politique et que notre seul intérêt était l'étude de l'*Histoire naturelle*. Il me fit répéter l'expression et je tentai laborieusement de lui en faire saisir le sens et comme je sentais bien que je n'y parvenais guère, comme j'étais à bout de dialectique, je lui présentai, en désespoir de cause, quelques numéros de notre *Bulletin* dont je m'étais muni.

La malchance voulut qu'il tombât sur des articles redoutablement abstrus, mi-latins, mi-français et qu'il vint buter sur des cystides muriquées, des apophyses prosternales et des mésophytes. Il feuilleta notre *Bulletin* en silence pendant une minute ou deux, visiblement décontenancé par les horizons nouveaux — et bien étranges — qu'il y découvrait. Puis il le referma avec, pour tout commentaire, cette exclamation parfumée dont on a dit qu'en français et selon le ton dont elle est jetée, elle peut exprimer mille sentiments divers. Dans ce cas particulier, c'était l'ahurissement le plus total qu'elle traduisait.

Mon jeune gaillard se ressaisit pourtant et trouva la bonne réponse : « Laissez-moi tout ça, je verrai ». Je laissai. Il ne « vit » jamais. Nous aurions pu attendre longtemps si, un peu plus tard, l'intervention de notre collègue Jean CABUT ne nous eût fait délivrer par la censure militaire de Paris l'autorisation souhaitée (le 27 décembre 1944).

Rendons pourtant justice à l'administration : elle finit par nous accorder l'autorisation sollicitée, ceci par une lettre datée du 8 novembre 1946. Il ne lui avait donc fallu que deux petites années pour nous accorder une seconde fois ce que nous avions déjà obtenu : *bis repetita...*

Les années d'après-guerre sur lesquelles je passe un peu vite, virent s'opérer la cicatrisation des blessures reçues pendant le conflit, entendant par là que le recrutement reprit, que notre *Bulletin* s'étoffa, qu'il cessa progressivement d'être imprimé sur un affreux papier jaune et

friable qui, vraisemblablement, tombera en poussière d'ici quelques dizaines d'années au point qu'on peut se demander s'il ne serait pas indiqué de faire des microfilms des pires années afin d'en perpétuer le contenu.

En janvier 1945, on décida de prévoir dans notre *Bulletin* des « pages de l'amateur » d'un accès plus aisé que les articles techniques habituellement publiés.

Cette tentative ne dura pas longtemps. Elle fut reprise en 1950 et eut le même sort. A la demande de quelques adhérents, on vient de la renouveler. Qu'en adviendra-t-il ?

L'opportunité de publier dans notre *Bulletin* des pages dites tantôt « de l'amateur », tantôt « de vulgarisation », tantôt « d'initiation », constitue un sujet en permanence à l'ordre du jour. Voici bien trente ans que, périodiquement, il revient sur l'eau.

Personnellement, je crois que c'est un problème sans solution. D'une part, rien n'est si difficile à préparer qu'un *bon* article de vulgarisation. D'autre part, ce n'est que grâce à beaucoup de peine, beaucoup d'efforts poursuivis avec esprit de suite pendant un bon nombre d'années que notre *Bulletin* est parvenu à se faire considérer dans le monde entier comme une publication sérieuse, ne contenant pratiquement que des travaux originaux d'un bon niveau scientifique. Serait-ce une sage politique que d'abaisser délibérément ce niveau en publiant des articles n'apportant rien à la science ? Les kiosques abondent en revues destinées au grand public et avec lesquelles, fût-ce au prix d'une dégradation de la valeur scientifique de notre *Bulletin* et d'une rapide perte de réputation concomitante, nous ne pourrions jamais prétendre rivaliser. N'engageant bien que moi, je pense que le bon sens voudrait que ces revues à grande diffusion gardent leur rôle et nous le nôtre.

En 1947, à l'occasion de nos 125 ans d'existence, la *Société mycologique de France* tint à Lyon sa Session annuelle tout comme j'ai rappelé qu'elle l'avait déjà fait en 1922, lors de notre centenaire. Cette manifestation (21-28 septembre) réunit des Anglais, des Belges, des Hollandais, des Portugais, des Suisses et pas mal de mycologues français dont le D^r René MAIRE.

Parmi les éléments locaux dont on retrouve mention dans notre *Bulletin*, on peut citer l'orage de grêle qui, le 27 août 1955, s'abattit non seulement sur Lyon mais sur toute la campagne environnante. Ce fut, assurément, le plus dévastateur survenu depuis plusieurs générations. La litière de branches de platanes fracassées jonchant les quais du Rhône à l'entrée de la ville était d'une épaisseur telle que deux ou trois jours plus tard elle entra en fermentation et répandit dans le quartier une odeur nauséabonde. Pour Lyon seulement et s'agissant des seules vitres cassées, on estima les dégâts à 300 millions de l'époque. Les naturalistes virent avec peine la grande verrière du Muséum d'histoire naturelle et celles des serres du Parc de la Tête-d'Or réduites en miettes. De nombreux moineaux et pigeons furent mitraillés à mort.

La « phase mycologique » dans laquelle, lors de la dernière guerre, nous étions déjà entrés depuis une quinzaine d'années continua sous

l'ardente impulsion de l'homme extraordinaire qu'était Albert POUCHET¹.

L'entomologie fut également des plus actives ainsi que le montre le recensement qu'on lira plus loin dans la partie statistique. Certains pensent parfois que nos collègues entomologistes ont la part un peu bien belle dans les colonnes de notre *Bulletin*. Cela s'explique par le nombre prodigieux d'insectes existant sur le globe. N'estime-t-on pas le nombre d'espèces d'insectes (décrites ou non encore décrites) à 2 500 000, c'est-à-dire à un total excédant celui des espèces de tous les êtres vivants, phanérogames, mousses, fougères, champignons, reptiles, poissons, oiseaux, mammifères, etc., etc., mis ensemble² !

Si les autres sections peuvent donner l'impression ne n'avoir pas autant publié, elles n'en ont pas moins eu une grande activité et, somme toute, l'équilibre entre elles est remarquablement satisfaisant.

En 1955, afin d'attirer les jeunes vers l'étude de la Nature, nous instituâmes un concours doté de prix. Les candidats devaient présenter un « chef-d'œuvre », herbier de phanérogames, de mousses, collection d'insectes, animaux naturalisés, etc.

Cette tentative, excellente en soi, ne fut cependant pas renouvelée car nous eûmes trop souvent l'impression de récompenser les mérites...des parents.

Si l'on passe aux dernières années de ce demi-siècle, on arrive au drame survenu le 4 juillet 1971 : notre excellent collègue, le botaniste Marcel CHAFFARD, homme d'un rare dynamisme, s'éloigna de sa famille lors d'une excursion pourtant peu dangereuse et ne reparut plus. Bien qu'aucun témoin ne puisse jamais dire au juste ce qui s'était passé, il n'est que trop certain qu'il glissa au bord d'un à-pic au bas duquel il s'écrasa et où son corps fut retrouvé quelques heures plus tard.

Comment ne pas rapprocher ce drame de celui, si comparable qui eut lieu 37 ans plus tôt, le 13 mai 1934 : au cours d'une sortie en montagne, un autre collègue, le pharmacien POUZET, fut terrassé mortellement sur le terrain même par une crise cardiaque.

Deux linnéens, deux botanistes, périrent ainsi, l'un et l'autre littéralement une fleur à la main.

Enfin, le 12 juillet 1972, c'était Victor PIANE, animateur efficace, qui mourut en pleine activité mycologique et ceci au pied de la lettre car, foudroyé vraisemblablement par un infarctus, il s'abattit au milieu des champignons qu'il était en train de récolter et parmi lesquels on le découvrit, gisant, un peu plus tard.

* * *

Après ces regards jetés sur *le passé* de la *Société Linnéenne*, comment convient-il d'envisager *son avenir* ? Quel sera-t-il ? *Que pourra en écrire celui qui, à ma place et à son tour, tiendra la plume en l'an 2022* pour résumer le quatrième demi-siècle de son existence ?

1. *Albert Pouchet, 1880-1965. Bull. Soc. linn. de Lyon, 1965, pp. 239-252.*

2. A. DE CAYEUX, *Cahiers d'études biologiques, n° 5, L'espèce, Paris 1958* et Philip HANDLER, *Biology and the future of man, Oxford Univ. Press, 1970.*

Cet avenir sera fonction de ce que seront les structures de la société elle-même ainsi que les contours de la science. Ces structures et ces contours évoluent à une vitesse telle — et qui va s'accélégrant — qu'il est impossible de faire le moindre pronostic.

Comment dans la société future dont nul ne peut imaginer même les apparences, une association comme la nôtre parviendra-t-elle à s'intégrer ? Bien fin qui le saurait.

A cette intégration, il faudra, en tout cas, deux conditions.

Tout d'abord, il faudra que nous sachions *nous adapter*, encore que je sois bien en peine de dire en quoi consistera cette adaptation mais ce dont je suis tout à fait sûr, c'est qu'elle devra avoir lieu. On peut espérer que nous serons capables d'y procéder car s'il est une notion familière aux naturalistes que nous sommes, c'est bien la nécessité de l'adaptation au milieu !

De toute manière, nous devons réussir à allier les deux vertus souvent contradictoires de prudence et d'initiative. Il faudra savoir aller de l'avant, savoir ne pas demeurer prisonnier du passé et cependant ne pas perdre de vue ses précieuses, ses irremplaçables leçons. Délicat équilibre.

La seconde condition, c'est qu'à la tête de notre association, il se trouve constamment une équipe d'hommes ayant des conceptions communes sur les buts à atteindre et aussi sur les moyens à employer pour y parvenir. C'est seulement au prix d'une telle homogénéité de direction que les efforts des uns et des autres pourront s'additionner et non se neutraliser.

Puisque nous avons eu la chance que, jusqu'à présent, cette condition essentielle se soit très généralement réalisée, pourquoi n'en serait-il pas de même dans l'avenir ?

ADMINISTRATION DE LA SOCIÉTÉ

par G. TCHLJEVSKY.

Pendant le premier siècle de l'existence de la S.L.L., les bureaux étaient à la fois administratifs et scientifiques. Il n'y avait pas de sections.

Après la fusion de la S.L.L. avec les Société Botanique de Lyon et Société d'Anthropologie de Lyon, apparurent déjà dès 1923 trois sections, à savoir : la section de Botanique, la section d'Anthropologie et de Biologie et la section de Mycologie, puis en 1925 celle d'Entomologie.

Dès cette époque, il y eut donc des bureaux administratifs (au sein du Conseil d'Administration) pour gérer les affaires de la Société et des bureaux de sections pour veiller à la bonne marche de celles-ci.

Nous donnerons dans un tableau général la composition des Bureaux administratifs. Pour assurer la continuité avec ce qui a déjà été fait sur le bulletin intitulé « Historique de la Société Linnéenne de Lyon pendant le premier siècle de son existence », nous prendrons modèle sur celui de Claudius Roux.

En ce qui concerne les bureaux des sections et des groupes, il serait impossible de faire figurer sur un seul tableau toutes les fonctions. Aussi, nous contenterons-nous d'une liste chronologique des seuls présidents. Ce dernier tableau permettra de voir la naissance, la vie et la disparition des sections. Certaines ont plus d'une fois changé de dénomination, notamment :

- 1923 à 1932. Section d'Anthropologie et de Biologie.
- 1933 à 1943. Section d'Anthropologie, de Biologie, et d'Histoire naturelle générale.
- 1944 à 1947. Section générale : Anthropologie, Biologie, Sciences naturelles.
- 1948. Section générale (Anthropologie, Biologie, Sciences naturelles).
- 1950. Section générale (Anthropologie, Biologie, Microscopie, Sciences naturelles).
- 1961. Section générale (Ethnologie, Anthropologie, Biologie, Zoologie, Géologie, etc.).
- 1966. Section générale.
- 1968. Section d'Anthropologie, de Biologie et d'Histoire naturelle générale.
- 1970. Anthropologie, Biologie et Histoire naturelle générale.

1971. Biologie générale, Ecologie.
- 1972 déc. Biologie générale, Anthropologie, Archéologie.
- **
1960. Section de Préhistoire et d'Archéologie (création).
1966. Section de Préhistoire, d'Archéologie et d'Anthropologie.
1968. Section de Préhistoire et d'Archéologie.
1970. Préhistoire et Archéologie.
1971. Préhistoire, Archéologie et Paléontologie du Quaternaire.
1972. Préhistoire, Archéologie.
- 1972 déc. Fusion avec la Biologie générale sous le nom de :
Biologie générale, Anthropologie, Archéologie.
- **
1967. Minéralogie (création).
1971. Sciences de la Terre (Minéralogie, Géologie, Pétrographie,
etc.).
- **

Indiquons également que les « Séances générales » (1923 à 1934) sont devenues « Séances générales administratives » en 1935 et finalement « Conseil d'Administration » depuis 1936.

Notre bulletin a également eu de nombreuses modifications dans sa dénomination exacte, à savoir :

- 1923 à 1931. Bulletin bi-mensuel de la Société Linnéenne de Lyon
fondée en 1822, des Sociétés Botanique de Lyon
d'Anthropologie et de Biologie de Lyon réunies.
1932. Bulletin mensuel de la Société Linnéenne de Lyon
fondée en 1822, des Sociétés Botanique de Lyon
d'Anthropologie et de Biologie de Lyon réunies.
1933. Bulletin mensuel de la Société Linnéenne de Lyon
fondée en 1822, des Sociétés Botanique de Lyon
d'Anthropologie et de Biologie de Lyon réunies
et de leurs groupes
de Roanne, Vienne et Villefranche-sur-Saône.
1938. Bulletin mensuel de la Société Linnéenne de Lyon
fondée en 1822
reconnue d'utilité publique par décret du 9 août 1937
1941. Bulletin mensuel de la Société Linnéenne de Lyon
fondée en 1822
reconnue d'utilité publique par décret du 9 août 1937
des Sociétés Botanique de Lyon, d'Anthropologie
et de Biologie de Lyon réunies
et de leur groupe de Roanne.

1946. Bulletin mensuel de la Société Linnéenne de Lyon
fondée en 1822
reconnue d'utilité publique par décret du 9 août 1937
des Sociétés Botanique de Lyon, d'Anthropologie
et de Biologie de Lyon réunies
et de leurs groupes de Roanne et de St-Symphorien-s.-Coise.
1948. Comme ci-dessus mais,
et de leurs groupes régionaux :
Roanne, Bourgoin, Valence, etc.
1954. Comme ci-dessus mais,
et de leurs groupes régionaux :
Roanne, Bourgoin, Valence, Annecy, etc.
- Depuis 1960. Bulletin mensuel
de la
Société Linnéenne de Lyon
fondée en 1822
reconnue d'utilité publique par décret du 9 août 1937
des
Sociétés Botanique de Lyon, d'Anthropologie et de Biologie
de Lyon réunies
et de leurs Groupes régionaux : Roanne, Valence, etc.

N.B. — Par manque de place, seule la dernière dénomination est indiquée avec sa disposition exacte sur le bulletin.

ADMINISTRATION DE 1923 A 1972

<i>Années</i>	<i>Présidents</i>	<i>Vice-Présidents</i>	<i>Secrétaires généraux</i>	<i>Secrétaires adjoints</i>	<i>Trésoriers</i>	<i>Bibliothécaires</i>
1923	Dr BONNAMOUR	Ch. DEPÉRET	P. NICOD	M. JOSSERAND	F. RAVINET	Dr A. BONNET
1924	Pr F. ROMAN	Dr GAUTIER	»	C. VERNAZOBRES	»	»
1925	G. COUTAGNE	Dr F. ARCELIN	»	»	»	»
1926	Dr C. GAUTIER	»	»	»	»	»
1927	Dr F. ARCELIN	Dr L. FALCOZ	»	»	»	»
1928	J. BEAUVERIE	»	»	»	»	»
1929	Dr L. FALCOZ	ALLEMAND-MARTIN	»	»	»	»
1930	ALLEMAND-MARTIN	Pr GUIART	»	»	»	»
1931	Pr J. GUIART	Pr CARDOT	»	»	»	»
1932	Pr CARDOT	Dr A. BONNET	»	»	»	Dr BONNAMOUR
1933	Dr A. BONNET	M. PORCHEREL	»	»	J. JACQUET	»
1934	M. PORCHEREL	M. JOSSERAND	Dr BONNAMOUR	ALLEMAND-MARTIN	»	»
1935	M. JOSSERAND	J. MÉRIT	»	»	P. GUILLEMOZ	»
1936	J. MÉRIT	A. POUCHET	»	»	»	»
1937	A. POUCHET	Pr VIRET	»	»	»	»
1938	Pr VIRET	F. RAVINET	»	»	»	»
1939	F. RAVINET	»	»	»	»	»
1940	Pr QUENEY	»	»	»	»	»
1941	M. TESTOUP	L. REYOL	»	»	»	»

1945	Dr ROMAN	M. JOSSERAND	»	J. FIASSON	»	L. FROQUET
1946	M. JOSSERAND	M. COQUILLAT	»		Mlle FRÈREJEAN	M. COQUILLAT
1947	M. COQUILLAT	E. GILLES	J. FIASSON		»	»
1948	G. REY	DE LARAMBERGUE	»		»	»
1949	A. POUCHET	E. GILLES	»		A. PONCHON	»
1950	Pr VIRET	Col. LACAZE	»		»	»
1951	G. NÉTIEN	»	»		»	»
1952	Col. LACAZE	J. FIASSON	M. COQUILLAT		»	P. GUILLERMET
1953	Dr MOREL	»	»		»	»
1954	Pr REVOL	»	»		»	L. GIANQUINTO
1955	Dr VIALIER	»	»		»	»
1956	J. WAUTIER	»	»		»	»
1957	Dr E. ROMAN	»	»		»	»
1958	P. POMARAIS	Dr ROMAN	»		P. MIGNOT	»
1959	R. LE COARER	L. GIANQUINTO	»		P. MIGNOT	»
1960	L. GIANQUINTO	J. DEVILLE	»		P. OMISOS	J. BOUILLATON
1961	Pr DUROUX	»	»		»	L. GIANQUINTO
1962	J. DEVILLE	J. FIASSON	»		»	»
1963	Pr VIRET	P. POMARAIS	»		M. BONVALLET	»
1964	P. POMARAIS	J. FIASSON	»		»	»
1965	P. POMARAIS	Dr NICOLAS	L. GIANQUINTO		»	G. TCHJEVSKY
1966	J. REYMOND	»	»		»	»
1967	J. REYMOND	»	»		»	»
1968	M. JOSSERAND	J. BUSSY	»		»	»
1969	J. BUSSY	P. LEBRETON	»		H. GRIVEL	»
1970	P. LEBRETON	G. TCHJEVSKY	»		»	»
1971	G. TCHJEVSKY	J. FIASSON	»		»	»
1972	M. JOSSERAND	C. BANGE	»		»	»

PRESIDENTS DES SECTIONS

Années	SECTION				
	Botanique	Anthropologie et Biologie	Mycologie	Entomologie	Microp scopie
1923 ..	CGUTAGNE	CHANTRE	POUCHET		
1924 ..	»	»	»		
1925 ..	JACQUET	LOCARD	JOSSERAND	GAUTIER	
1926 ..	QUENEY	TASSET	MASSIA	»	
1927 ..	BEAUVÉRIE	THÉVENOT	POUCHET	»	
1928 ..	MEYRAN	LESBRE	»	JACQUET	
1929 ..	THIÉBAUT	GUIART	»	»	
1930 ..	ROUX	VASSY	»	»	
1931 ..	TRONCHET	GAILLARD	»	»	
1932 ..	POUZET	CONSTANTIN	JOSSERAND	AUDRAS	
1933 ..	REVOL	PORCHEREL	»	»	
1934 ..	MÉRY	BONNAMOUR	NIOLE	»	
1935 ..	NÉTIEN	MARTIN	MASSIA	MOUTERDE	
1936 ..	GINDRE	VIRET	POUCHET	»	
1937 ..	MEYRAN	»	»	»	
1938 ..	PERRA	RAVINET	MAURY	BATTETTA	
1939 ..	QUENEY	»	POUCHET	»	
1940 ..			»	»	
1941 ..	M ^{me} SCHNURR	VIRET	»	»	
1942 ..	BARBEZAT	»	»	TESTOUT	
1943 ..	GILLES	»	»	»	
1944 ..	PELLETIER	»	»	SCHAEFER	
1945 ..	»	»	»	»	
1946 ..	QUENEY	»	LACOMBE	»	Loc.
1947 ..	»	»	JOSSERAND	ROMAN	GILLES
1948 ..	»	»	GUILLEMOZ	»	BAT.
1949 ..	CHOISY	»	POUCHET	»	
1950 ..	»	»	»	»	
1951 ..	»	»	»	»	
1952 ..	»	»	»	»	
1953 ..	»	»	»	VIALIER	
1954 ..	»	»	»	»	
1955 ..	NÉTIEN	»	»	»	
1956 ..	»	»	»	»	
1957 ..	»	»	»	»	
1958 ..	»	»	»	»	
1959 ..	CARIÉ	WAUTIER	»	ROMAN	
1960 ..	»	»	»	»	
1961 ..	»	»	»	»	
1962 ..	»	»	»	»	
1963 ..	»	»	»	»	
1964 ..	»	GINET/LEBRETON	»	»	
1965 ..	»	»	»	»	
1966 ..	»	»	GRAISELY	»	
1967 ..	»	»	»	»	
1968 ..	»	GINET	»	NICOLAS	
1969 ..	»	LEBRETON	COLIN	»	
1970 ..	CHAFFARD	GINET	CHAILLOL	»	
1971 ..	»	PATÉE	SAPINA	MARCHAL	
1972 ..	ISELER	»	»	»	

SCIENTIFIQUES ET DU GROUPE DE ROANNE

Préhistoire et Archéol.	Aquariophilie	Miné- ralogie	Jardins alpins	Roanne	Années
				GOUTALAND	1923
				POULAT	1924
				LAFORÊT	1925
				»	1926
				MURY	1927
				LARUE	1928
				GOUTALAND	1929
				»	1930
				»	1931
				»	1932
				»	1933
				»	1934
				BERTRAND	1935
				»	1936
				»	1937
				»	1938
				»	1939
				»	1940
				»	1941
				»	1942
				»	1943
				»	1944
				»	1945
				DIEUDONNÉ	1946
				»	1947
				»	1948
				»	1949
				»	1950
				»	1951
				»	1952
				»	1953
				»	1954
				»	1955
				»	1956
				»	1957
				»	1958
				»	1959
	COTTET			DIEUDONNÉ/POPIER	1960
	MÉTRAL			»	1961
VIRET				»	1962
»				»	1963
»				»	1964
BRET/DUROUX				POPIER	1965
REYMOND				»	1966
»				»	1967
»		ROLLET		»	1968
»		»	AUCHÈRE	»	1969
»		POMARAIS	»	»	1970
»		RICHARD	M ^{me} LEBRETON	»	1971
»	VAN HERREWEGE	MOSSE	»	»	1972
»	»	GÉRARD	»	»	

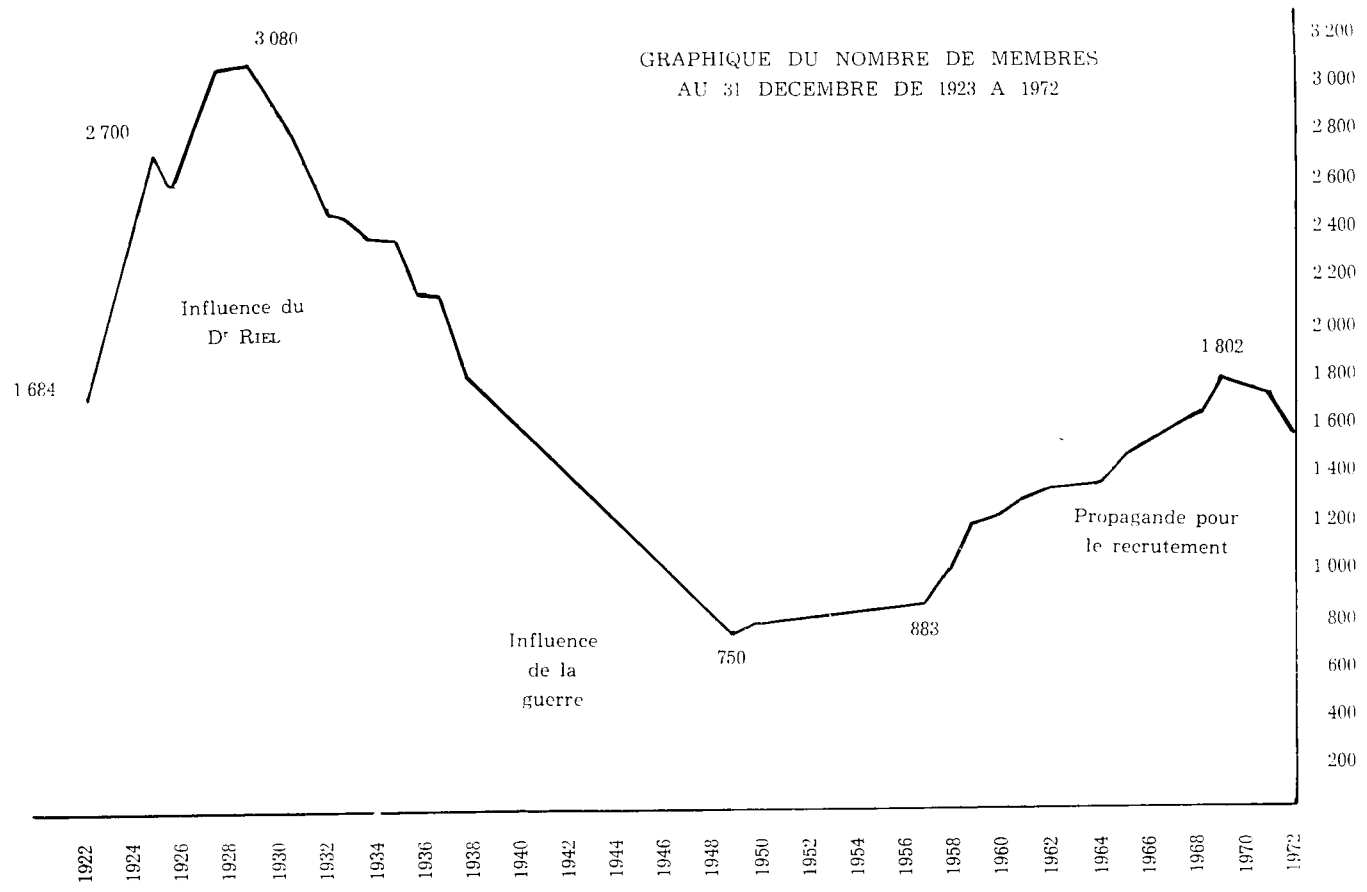
NOMINATIONS

<i>Présidents d'honneur</i>		<i>Membres d'honneur</i>	
1921	M. le D ^r Philibert RIEL † 1943	1945	M. le D ^r BONNAMOUR † 1945
1922	M. le D ^r Antoine MAGNIN † 1926	1945	M. A. POUCHET † 1965
1922	M. Ernest CHANTRE † 1924	1945	M. le P ^r LARUE † 1959
1965	M. Marcel COQUILLAT † 1966	1946	M. V. BATTETTA † 1947
1965	M. Albert POUCHET † 1965	1958	M. M. COQUILLAT † 1966
1967	M. Paul POMARAIS	1958	M. M. JOSSERAND
1970	M. Marcel JOSSERAND	1963	M. P. POMARAIS
		1966	M. POPESCU-GORJ
		1969	M. G. TCHJEVSKY
		1970	Mme H. OMISOS
		1970	M. H. BONVALLET
		1970	M. L. GRAISELY

La S.L.L. n'a distribué que très parcimonieusement le titre de Président d'Honneur pour reconnaître les éminents services et le dévouement inlassable de quelques-uns de ses membres.

Sauf erreur de notre part (qui serait due à des archives incomplètes), il ne semble pas que la S.L.L. ait nommé pendant le premier centenaire de son existence, d'autres présidents d'honneur que BALBIS en 1829 et le D^r SAINT-LAGER vers 1900.

La Société Linnéenne de Lyon a nommé présidents d'honneur MM. MAGNIN et CHANTRE en 1922 à l'occasion de la fusion avec les Sociétés Botanique et d'Anthropologie dont ils étaient respectivement les fondateurs probablement par égard pour ces sociétés qui disparaissaient.



NOS ACTIVITES SCIENTIFIQUES

1. GÉNÉRALITÉS.

L'activité scientifique de la Société Linnéenne de Lyon se manifeste par les communications lues au cours des séances des sections et les discussions qui s'ensuivent, par les comptes rendus des excursions, les comptes rendus des expositions, par des projections de films ou de diapositives, par des présentations de pièces, d'échantillons, d'objets végétaux, animaux ou minéraux, fossiles ou actuels, par des conférences ou débats.

Toutes ces activités sont en principe consignées dans les cahiers de procès-verbaux des différentes sections. Ces procès-verbaux reflètent la vie de la Société.

Malheureusement, un bon nombre de ces P.V. a disparu, et c'est fort dommage pour l'histoire de notre Société. De plus, dans le cadre assez étroit de ce rappel historique, il serait malaisé de faire un résumé de la gamme de toutes les activités. Nous nous sommes contenté d'indiquer le nombre de sorties et excursions officielles, le nombre d'expositions ainsi qu'une nomenclature de nos collections.

Par contre, il nous est beaucoup plus facile d'établir un tableau de nos publications. En effet, nous possédons toutes nos publications, sauf une année, depuis 1836 (de 1822 à 1836 la Société Linnéenne n'avait pas encore pris à sa charge les publications de ses membres).

2. PUBLICATIONS.

Ces publications sont fort diverses, surtout depuis l'absorption par la S.L.L. de la Société Botanique de Lyon et de la Société d'Anthropologie et de Biologie de Lyon, c'est-à-dire depuis ces derniers 50 ans.

C'est donc la période de 1923 à 1972 qui fera l'objet de nos statistiques générales des mémoires publiés. Ceux-ci se trouvent dans nos Annales jusqu'en 1936, notre Bulletin bi-mensuel jusqu'en 1931 et notre Bulletin mensuel depuis 1932.

Les matières des mémoires sont nombreuses et variées et atteignent des spécialisations telles qu'il ne serait même pas concevable de les prendre en statistiques, ni même de les énumérer.

En effet, si l'on divise et subdivise les grandes disciplines d'après les notes qui ont été publiées, on obtiendrait par exemple :

— Zoologie divisée en mammologie, ornithologie, erpétologie, ichtyologie, malacologie, etc., ces classes pouvant encore elles-mêmes être divisées et subdivisées, et à l'intérieur même de ces subdivisions on trouverait encore des notes de biologie, physiologie, anatomie, histologie, cytologie, écologie, tératologie, sociologie, morphologie, etc.

Cette dispersion n'offrirait plus aucun intérêt statistique.

C'est pourquoi nous avons établi un tableau récapitulatif de nos publications en les groupant en 8 catégories principales correspondant à nos sections actuelles.

Nous avons appelé nos publications tantôt « mémoires », tantôt « articles » parce que s'il en est de fort longues (plus de 200 pages), il

s'en trouve également qui n'ont que quelques lignes, et ce sont les plus nombreuses. Le nombre total de 2 538 pour 11 723 pages est assez éloquent à ce sujet. Toutefois, la longueur de certains mémoires permet d'atteindre une moyenne générale de 4,62 pages par article.

3. COMMENTAIRES RELATIFS AU TABLEAU RÉCAPITULATIF DES PUBLICATIONS.

— Les pourcentages des colonnes 1 à 8 se rapportent aux totaux des pages scientifiques indiqués dans la colonne 9.

— Les pourcentages de la colonne 10 sont les pourcentages du nombre de pages scientifiques (col. 9) par rapport au nombre total de pages publiées (col. 15).

— Le faible pourcentage des pages scientifiques de la première période s'explique par le fait qu'on publiait alors dans chaque volume de nos Annales la liste complète des membres, ce qui augmentait beaucoup la partie administrative.

— On peut tirer les renseignements suivants de ce tableau :

Le nombre de pages scientifiques est en augmentation régulière pour chaque période ainsi que la moyenne du nombre de pages par article.

Le pourcentage de pages scientifiques pour l'ensemble des 50 dernières années est de 75 %.

L'entomologie domine nettement avec plus de 35 % de nos publications, alors que la biologie et la préhistoire font figure de parents pauvres.

Il est à remarquer que la botanique venait en tête pendant la première décade par suite de la fusion avec la Société Botanique de Lyon.

Nous avons compris dans cette récapitulation les publications hors série qui font augmenter les pourcentages de la mycologie et de l'entomologie. Si ces publications n'étaient pas comprises dans le tableau, nous aurions les résultats suivants :

Botanique	2 452 pages et 22,20 %
Mycologie	1 378 pages et 12,48 %
Entomologie	3 761 pages et 34,05 %

Enfin, il est intéressant de signaler les détails suivants qui n'apparaissent pas dans le tableau :

— Dans les 1 090 pages de zoologie, il y a 152 pages pour 30 mémoires de malacologie.

— Dans les 1 197 pages de géologie-minéralogie-paléontologie se trouvent 612 pages pour 112 mémoires de paléontologie.

— La préhistoire-archéologie-anthropologie comprend 327 pages pour 69 articles de préhistoire, 25 pages pour 6 articles d'archéologie, 42 pages pour 20 articles d'anthropologie.

— Dans les 384 pages de biologie-physiologie on dénombre 27 pages pour 12 articles de tératologie, 120 pages pour 14 articles de pathologie, 18 pages pour 3 articles d'anatomie.

RECAPITULATION

PERIODES	MEMOIRES ET ARTICLES					
	Botanique	Mycologie	Entomologie	Zoologie	Géologie, Minéralogie, Paléontologie	Préhistoire, Archéologie, Éthnologie
	1	2	3	4	5	6
1923-1932						
Nombre de pages	492	269	387	147	140	
Nombre d'articles	122	104	132	47	24	
Nombre de pages par article	4,03	2,58	2,93	3,13	5,83	
% pages	28,65	15,66	22,53	8,55	8,14	
% articles	23,96	20,43	25,93	9,22	4,71	
1933-1942						
Nombre de pages	449	309	495	77	258	
Nombre d'articles	145	77	187	36	43	
Nombre de pages par article	3,09	4,01	3,09	2,14	6	
% pages	25,31	17,42	27,90	4,34	14,54	
% articles	27,72	14,72	35,76	6,89	8,22	
1943-1952						
Nombre de pages	527	244	607	167	109	
Nombre d'articles	137	66	157	46	26	
Nombre de pages par article	3,85	3,69	3,86	3,63	4,19	
% pages	28,97	13,41	33,37	9,18	5,99	
% articles	27,34	13,17	31,34	9,08	5,20	
1953-1962						
Nombre de pages	593	270	948	165	247	
Nombre d'articles	110	49	174	30	44	
Nombre de pages par article	5,39	5,51	5,44	5,50	5,61	
% pages	24,01	10,93	38,38	6,68	10,00	
% articles	23,91	10,65	37,83	6,52	9,57	
1963-1972						
Nombre de pages	391	587	1 702	534	443	
Nombre d'articles	85	61	199	80	73	
Nombre de pages par article	4,60	9,62	8,55	6,67	6,06	
% pages	9,92	14,89	43,17	13,53	11,24	
% articles	15,60	11,19	36,51	14,68	13,39	
1923-1972						
Nombre de pages	2 452	1 679	4 139	1 090	1 197	
Nombre d'articles	599	357	849	239	210	
Nombre de pages par article	4,09	4,70	4,87	4,56	5,70	
% pages	20,92	14,32	35,31	9,30	10,21	
% articles	23,60	14,07	33,45	9,41	8,28	

PUBLICATIONS DE LA S.L.L.

SCIENTIFIQUES

AUTRES PUBLICATIONS

		TOTAUX						TOTAUX GENE RAUX
7	8	9	10	11	12	13	14	15
129 25 5,16 7,51 4,90	112 34 3,29 6,59 6,73	1 717	509 3,37 55,58	15 7	90	136	1 131	3 089
12 5 2,40 0,68 0,95	123 14 8,78 6,94 2,70	1 774	523 3,39 68,89	60 11	137	72	532	2 575
51 15 3,40 2,79 3,00	70 41 1,70 5,87 8,28	1 819	501 3,65 81,13	44 12	62	44	273	2 242
142 24 5,91 5,74 5,21	48 15 3,20 1,95 3,27	2 470	460 5,37 81,33	20 7	85	56	406	3 037
50 8 6,25 1,27 1,47	35 8 4,36 0,88 1,47	3 943	545 7,23 82,30	49 12	104	106	501	4 703
384 77 4,99 3,27 3,02	388 112 3,46 3,31 4,42	11 723	2 538 4,62 74,92	188 49	478	414	2 789	15 646

EXPOSITIONS

La première exposition publique de la S.L.L. eut lieu en 1918 et ce fut une exposition de champignons. La première exposition d'Histoire Naturelle Générale se tint en 1922.

Depuis, les expositions sont devenues annuelles et régulières, sauf pendant quelques années de guerre. Il y eut 46 expositions mycologiques (depuis 1962 : expositions mycologiques et de sciences naturelles).

En outre, il faut mentionner quelques expositions exceptionnelles :

- en juin 1923, Exposition d'Histoire naturelle générale ;
- en juin 1947, Exposition générale d'Histoire naturelle ;
- en juin 1949, » » » »
- en mai 1955, » » » »

La S.L.L. a aussi exposé des champignons dans diverses localités :

- Montagnieu 1927, 1929.
- Oullins 1926, 1928, 1934, 1936, 1937.
- Panissières 1934.
- Pierre-en-Bresse 1935.
- Saint-Vallier 1927, 1928, 1929.
- St-Victor-de-Cessieu 1930.
- La Tour-du-Pin 1928.
- Villeurbanne 1938.
- Virieu-le-Grand 1929.

De plus, les mycologues de la S.L.L., principalement A. POUCHET, ont été appelés à de nombreuses reprises, à présider la détermination des champignons des expositions de Bourg, Chalon-sur-Saône, Grenoble, Mâcon, Oyonnax, Pont-d'Ain, etc.

Notre groupe de Roanne, de son côté, a également fait 43 expositions de mycologie, mycologie et botanique, mycologie et préhistoire, mycologie et géologie, d'Histoire Naturelle Générale, et a prêté son concours aux expositions de Cours, Marcigny, Semur-en-Brionnais, etc.

Enfin, nos autres groupes de Cours, Pouilly-sous-Charlieu, Valence, Bourgoin, Vienne, Villefranche, Voiron, ont contribué à la renommée de la S.L.L. par leurs expositions.

SORTIES ET EXCURSIONS

Sections concernées	Périodes					Totaux
	1923-32	1933-42	1943-52	1953-62	1963-72	
<i>LYON :</i>						
Mycologie	69	114	49	69	51	352
Botanique	11	50	63	72	69	265
Toutes sections réunies	10	15	16	14	7	62
Entomologie	4	10	7	17	20	58
Botanique, Mycologie, Entom.	53	—	1	—	—	54
Minéralogie	—	—	—	—	29	29
Jardins alpins	—	—	—	—	27	27
Mycologie et Botanique	11	6	7	—	1	25
Lichénologie	8	2	2	—	—	12
Préhistoire	—	—	—	2	6	8
Botanique et Entomologie ..	2	2	4	—	—	8
Mycologie et Entomologie ...	6	—	—	—	—	6
Entom., Botanique, Géologie .	2	—	2	—	—	4
Géologie	—	—	—	2	—	2
Minéralogie, Mycol., Entom. .	1	—	—	—	—	1
	177	199	151	176	210	913
<i>ROANNE :</i>						
Mycologie	15	6	4	6	24	55
Botanique et Mycologie	20	4	1	2	3	30
Sorties générales	19	19	12	20	19	89
Botanique, Entom., Mycologie	9	2	—	—	—	11
Botanique	—	—	4	2	—	6
Géologie	—	—	—	—	5	5
Archéologie	—	1	—	1	1	3
	63	32	21	31	52	199

Nota. — Ces tableaux ne se rapportent qu'aux sorties et excursions officielles publiées dans le bulletin de notre Société. Il y a eu également bon nombre de sorties non officiellement publiées, notamment à Roanne où beaucoup de celles-ci ont été indiquées dans la presse locale surtout en période de vacances.

BIBLIOTHEQUE DE LA S.L.L.

La bibliothèque comprend des livres, des ouvrages périodiques, des revues, des tirés à part, ainsi que la réserve des volumes publiés par la Société Linnéenne de Lyon, la Société Botanique de Lyon, et la Société d'Anthropologie et de Biologie de Lyon.

Les livres. Ils proviennent de dons (auteurs, éditeurs, particuliers), de legs, d'échanges (1 500 livres environ reçus de nos échangistes) et d'achats.

Actuellement, ces livres sont destinés :

— pour lecture sur place : livres réservés	472
livres usuels	58
dictionnaires, lexiques	44
Total : 574	
— pour prêt à domicile : livres ordinaires	3 800
livres reçus des échangistes ..	1 500
livres reliés par S.L.L. ¹	600
Total ² : 5 900	

La Société possède des livres imprimés depuis 1545. Certains sont d'une valeur inestimable, d'autres sont rarissimes, beaucoup sont très rares. Ces ouvrages couvrent à peu près tout le domaine des sciences naturelles.

Les tirés à part. Ils proviennent du don des auteurs ou des particuliers. Actuellement 190 cartons contiennent environ 3 000 tirés à part.

Les périodiques scientifiques. Ils composent le fond de la bibliothèque. Il n'est pas possible d'en donner le nombre même approximatif. Ils sont rangés sur les rayonnages des deux salles, dans des cartons numérotés et identifiés par des titres inscrits sur des étiquettes de diverses couleurs. La longueur des rayonnages affectés à ces périodiques est de 980 mètres et se trouve déjà occupée à 80 % environ. Si on admet une épaisseur moyenne de 1 cm par revue, il y en aurait donc 78 000.

Ces périodiques nous ont été adressés par nos échangistes.

Ils comportent :

- 452 titres issus de 411 sociétés françaises ou d'Union française,
- 1 038 titres issus de 875 sociétés étrangères.

Au cours de 150 ans, la Société Linnéenne de Lyon a donc échangé ses publications avec celles de 1 286 sociétés de sciences naturelles.

Beaucoup de ces sociétés ont disparu, quelques-unes n'ayant eu qu'une existence éphémère. D'autres ont supprimé l'échange car notre bulletin n'était pas assez spécialisé pour elles.

La S.L.L. a également procédé à la suppression de beaucoup d'échangistes, soit parce que certaines revues n'entraient pas dans le

1. Principalement les périodiques des grandes sociétés telles que Société Botanique de France, Société Mycologique de France, Société Entomologique de France, Société Préhistorique Française, etc.

2. Ce total est approchant car beaucoup de ces livres se trouvent en prêt, et il est impossible d'évaluer le nombre de pertes de livres qui ne rentreront jamais par la cause de sociétaires négligents, partis habiter ailleurs, ou malheureusement décédés.

cadre de nos activités, soit pour d'autres raisons, mais surtout ces dernières années pour nous ménager encore une place de rangement car celle-ci devient de plus en plus réduite.

Actuellement, la S.L.L. échange ses publications avec celles de 95 sociétés françaises et 231 étrangères.

Tout ce qui précède démontre que la Société Linnéenne de Lyon peut à juste titre se targuer de disposer d'un excellent fonds de documentation et de posséder de réelles richesses dans sa bibliothèque.

COLLECTIONS DE LA S.L.L.

Au cours de son existence, la Société Linnéenne de Lyon a amassé les collections.

Dès les premières années, et en relation avec les activités d'alors (botanique, zoologie, géologie), de nombreux échantillons géologiques et minéralogiques furent donnés par les membres. Des herbiers furent constitués.

Puis, le domaine des activités de la S.L.L. s'étendant (notamment malacologie et conchyliologie et surtout entomologie), de nombreux dons de coquilles, insectes, fossiles vinrent enrichir nos collections.

Enfin, ces dernières 50 années, divers dons et legs nous amenèrent encore des minéraux, insectes et herbiers.

Ces collections sont actuellement les suivantes :

Mme Cl. LORTET, BALBIS, REY,	
AUNIER, ROFFAVIER, JORDAN	Herbiers phanérogames.
BRIFFANDON, DE LAIZER, TISSIER,	
VALUY	Géologie, Minéralogie.
MICHAUD	Coquilles.
DONZEL	Lépidoptères.
CHAMPAGNEUX	Phanérogames.
LOCARD	Coquilles.
CROZEL	Paléontologie, Préhistoire.
GAGNAIRE, ETIÉVANT, AGNEL, BARIOZ,	
VARRICHON, DE BONNAL	Géologie, Minéralogie.
COUTAGNE	Coquilles.
X	Paléontologie.
COMMANDEUR	Coléoptères, coupes histologiques de champignons.
GABILLOT, FLOCCARD	Coquilles.
DURILLON	Coquilles.
CLERC et ROÛAST	Lépidoptères.
RIEL	Lépidoptères, Diptères, Hémiptères, Hyménoptères, Coquilles.
BONNAMOUR, PERDRIX	Coléoptères.
SÉRULLAZ	Lépidoptères.
DEBAT	Mousses.
CHOISY	Lichens.
MÉRIT	Phanérogames.
VAISSEAU	Herbier.
GIRERD	Lépidoptères et insectes divers.

LA VIE DE LINNÉ

par Anne CHERMETTE-MOURATILLE.

La Société Linnéenne de Lyon fête cette année son 150^e anniversaire. Si elle fut créée, en 1822, sous l'impulsion de naturalistes lyonnais afin de réunir les membres correspondants de la Société Linnéenne de Paris, sous le nom de Colonie Linnéenne de Lyon, ce fut pour rendre hommage à LINNÉ, le grand naturaliste suédois du XVIII^e siècle, qui a contribué à un rapide et immense progrès des sciences naturelles, autant par son esprit d'ordre et d'analyse que par l'ardeur et le zèle infatigable inspiré à ses nombreux disciples dans le monde.

Nous dirons en premier lieu quelle fut la vie de LINNÉ, ce personnage hors série, et ensuite, nous essaierons de cerner son œuvre : tout ceci pour connaître un peu mieux celui dont, la Société Linnéenne de Lyon incluse, douze sociétés de Sciences Naturelles portent le nom dans le monde entier.

ROUSSEAU, BUFFON et LINNÉ naissent la même année, en 1707, alors que VOLTAIRE a déjà 11 ans. BUFFON mourra un an avant la Révolution mais les trois autres mourront, la même année, en 1778. Ces grands esprits du 18^e siècle se connaîtront et s'estimeront, mises à part les rivalités d'idées entre BUFFON et LINNÉ.

Avant de parler de la vie de LINNÉ, disons tout d'abord que son étude autobiographique est principalement tirée de ses propres notes autobiographiques, car il avait l'habitude — inusitée — d'envoyer à certains de ses nombreux correspondants, un abrégé de sa vie. On trouve six autobiographies manuscrites couvrant des périodes de plus en plus longues, la dernière s'arrêtant deux ans avant sa mort. Très peu furent traduites en français.

Carl LINNÉ naît en Suède, à Rashult, le 23 mai 1707, près de Stenbrohult, dans la partie Sud du pays. Son père, Nicolas LINNÉ, est pasteur et sa mère (née Christine BRODERSON) est elle-même fille de pasteur. Il sera l'aîné de cinq enfants dont un frère qui deviendra pasteur et botaniste.

Son père aimait la botanique et son jardin était connu à Stenbrohult par le nombre et la qualité des plantes cultivées. Nicolas LINNÉ fait dans son jardin de nombreuses observations que, tout jeune, son fils recueille. Mieux, dès qu'il en a la possibilité le jeune Carl LINNÉ cultive lui-même son propre petit jardin. On dit que sa mère calmait ses pleurs d'enfant en lui mettant des fleurs dans la main.

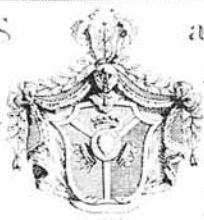


Reclin. Episcopi poss.

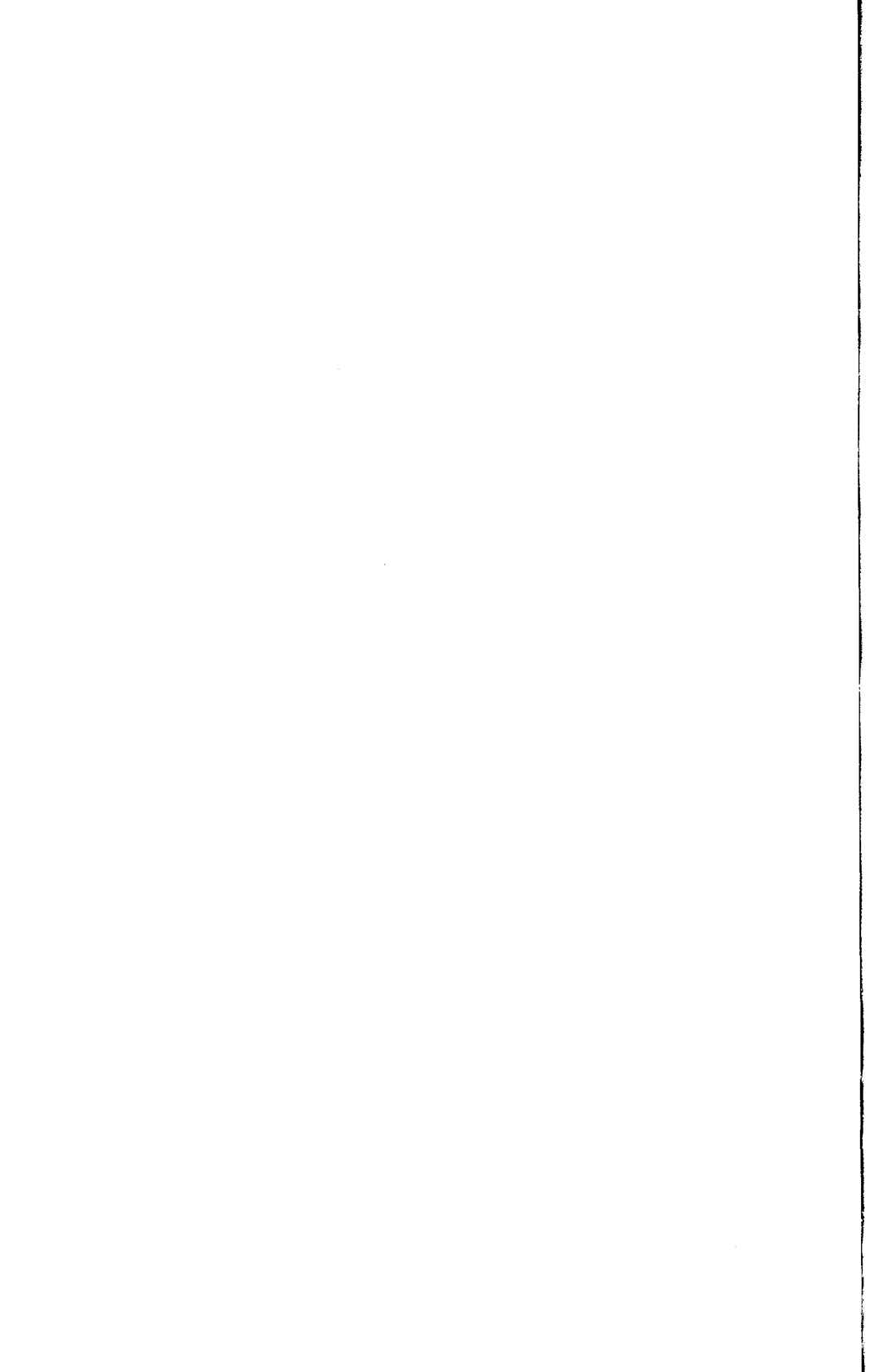
Clementis Baroni Sculp.

CAROLUS a LINNÉ

*Eques Ordinis Reg. Stellæ
 Medicinæ et Historiæ Natur.
 Upsaliens. Acad. R. Scientiar.
 Letrop. Berol. etc. Socius*



*Polaris, Regis Sveciæ Archiater;
 Professor in Universit. Reg.
 Stockholm. Upsal. Paris. Londin.
 Dominus de Håmmarby.*



A 7 ans, il va à l'école chez un instituteur qu'il qualifie de « maître grossier », et qui lui donne un certain dégoût de l'étude. En 1724, à 17 ans, c'est au « Gymnase » qu'il se rend, et là encore, bien que premier en mathématiques et en physique, il dit manifester peu de goûts pour l'étude. Mais il passait ses nuits à feuilleter les écrits de botanistes, oubliés maintenant, car un de ses professeurs lui avait ouvert sa bibliothèque, alors qu'autour de lui on faisait surtout de la théologie. Déjà à cette époque on le surnomma le petit botaniste.

Sur les conseils d'un ami de ses parents, le Docteur ROTHMANN, il est aiguillé en 1727 sur les études de médecine, physiologie et botanique. Dès ce moment, LINNÉ copie des gravures, fait des analyses rigoureuses et — déjà — des classements. Il est envoyé à Lund, à l'Académie, avec un certificat assez peu élogieux disant qu'« un autre air favorisera son développement », certificat qu'il n'eut pas à montrer. Il y avait à Lund un petit Muséum avec des collections des trois règnes, minéral, animal et végétal, et en particulier un herbier.

Il commence alors son propre herbier et se fait remarquer par ses premiers travaux sur la botanique. Sa mère aurait voulu qu'il suive la vocation théologique de son père, mais son fils n'en ayant pas du tout le goût, elle se soumet. Le Dr ROTHMANN intervient à nouveau et les parents de LINNÉ réunissent une centaine d'écus — le maximum de ce qu'ils peuvent faire — pour envoyer leur fils Carl à l'Université d'Upsal qu'il illustrera plus tard et qui gardera fidèlement son souvenir.

Si Lund est tout à fait au Sud-Ouest de la Suède, Upsal est à une soixantaine de kilomètres au Nord-Nord-Ouest de Stockholm. Cette université d'Upsal est onéreuse, il est pauvre et on ne s'occupe pas de lui, mais il a, en lui, cette force intérieure impérieuse de ceux qui se sentent une forte richesse en eux-mêmes. A l'automne de 1729, il fait la rencontre d'Olaf CELSIUS, dit l'Ainé (dont le fils, autre gloire d'Upsal, inventera le thermomètre centigrade). Donc CELSIUS, le Père, le remarque et le prend pour l'aider dans son travail, un grand ouvrage sur les plantes mentionnées dans la Bible, qui paraîtra plus tard sous le nom de *Hierobotanicum*. Par lui, LINNÉ obtient quelques élèves en botanique, physique et chimie.

De cette époque date sa grande amitié avec un autre étudiant d'Upsal, ARTEDI, dont après la mort accidentelle de ce dernier, il publiera les travaux. Par le physique, — LINNÉ est petit, ARTEDI est grand, — par le caractère, ARTEDI est lent et sérieux, LINNÉ, vif et emporté, ils sont très opposés, mais leur précieuse amitié sera pour eux un soutien, un support. Ils seront toujours amis, bien que parfois rivaux dans leurs recherches.

Jamais LINNÉ ne suivit de cours de botanique car il n'en existait pas, mais il lisait les écrits des botanistes — dont VAILLANT et TOURNEFORT qui avaient déjà apporté une contribution à une systématique des sciences botaniques. Il conçut alors l'idée de fonder un mode de classification des plantes basé sur des considérations sur les étamines et les pistils. Or n'étant pas professeur, il ne pouvait pas publier : il écrivit quelques pages dans l'ouvrage d'un bibliothécaire de l'Académie d'Upsal et montra son manuscrit à CELSIUS qui, l'appréciant, le montra au

Professeur RUDBECK. Ce dernier le prend alors comme suppléant à l'université et comme répétiteur de ses enfants.

Le nom de Rudbeck est bien connu de ceux qui s'intéressent à leur jardin, car la *Rudbeckia* est une fleur qui fut dédiée par LINNÉ au Professeur RUDBECK. C'est une plante annuelle qui pousse sous nos cieux. La dédicace de LINNÉ est pleine de cœur et en voici la partie principale :

Lettre de LINNÉ à son vieux maître : ... « pour assurer la survivance de son nom, il y a divers moyens mais la prolongation d'existence qu'ils représentent ne dépasse guère un ou deux siècles... aussi, jaloux de te donner l'immortalité, sage RUDBECK, je vais te consacrer une plante et la nommer de ton nom. Elle suffira pour éterniser ta mémoire et la porter chez nos arrière-neveux. Aussi longtemps que la terre existera et que chaque printemps la verra se couvrir de fleurs, la *Rudbeckia* (famille des Composées) conservera ton nom glorieux. J'ai choisi une plante élevée pour rappeler ton mérite et les services rendus, élancée pour donner une idée de ta stature. Je l'ai voulue rameuse et chargée d'un grand nombre de fleurs et de fruits pour montrer que tu as su cultiver à la fois les sciences et les lettres. Honneur de nos jardins, la *Rudbeckia* sera cultivée dans toute l'Europe et dans les pays où depuis longtemps a dû pénétrer ton nom vénéré. »

LINNÉ s'occupe du jardin botanique de l'Université, mais RUDBECK pense qu'il peut faire mieux car en effet, dès 1730, il commence à écrire les ouvrages que nous verrons paraître plus tard, dont le *Genera Plantarum* et la *Critica Botanica*.

La place de RUDBECK va être vacante, et ce dernier désire que LINNÉ lui succède, mais il a un rival, ROSEN, qui l'emporte : LINNÉ quitte Upsal découragé par diverses vexations. Un dédommagement l'attendait sous la forme d'un voyage en Laponie qu'on lui propose. Il se rend d'abord chez ses parents, puis à Lund où il étudie la minéralogie qu'il ne connaissait pas, repart à Upsal qu'il quittera en mai 1732, à pied, presque sans bagages, pour la Laponie. Ce voyage lui vaudra bien entendu maintes aventures dont une chute dans une crevasse, dans un pays dont il ne connaît pas la langue. LINNÉ n'avait d'ailleurs pas le don des langues, latin mis à part, dont il se servira pour écrire tous ses ouvrages.

Au cours de son voyage, il a l'occasion de s'adjoindre durant quelques jours un Ingénieur des Mines, qui le convie à venir, lors de son retour, dans une petite ville appelée Calix « apprendre l'art d'essayer les métaux ». Ce qu'il fit durant deux jours et une nuit, étude un peu rapide mais qui porte la marque de son esprit curieux de toutes choses. Pour revenir à Upsal, il suit la route maritime de l'Est de la Suède, retrouve à Abo un de ses anciens élèves qui, plein de gratitude pour lui, l'aide pécuniairement. Rentré à Upsal après avoir fait 1 000 miles à pied, il remet la relation de son voyage à la Société des Sciences Naturelles d'Upsal qui lui donne 112 écus pour ses frais. Il obtient une bourse d'études qui, peu de temps après, par suite de jalousies, lui est supprimée.

Il décide alors d'enseigner à Upsal la minéralogie qui n'y avait jamais été enseignée. Il a rapidement de nombreux élèves payants mais

se heurte à la jalousie de ROSEN — qui essaie d'exiger de lui ses manuscrits. LINNÉ réussit à n'en donner qu'une partie, ce qui aiguise la rancune de ROSEN et le décide à partir.

LINNÉ va à Falun (ancien centre minier de cuivre) où il se rend dans les mines le jour, et dans les usines « près des fourneaux » la nuit. Il fait à Falun la connaissance du Baron de RENTHERHOLM qui lui offre d'aller à ses frais en Dalécarlie (entre la Norvège et le Golfe de Botnie). Il accepte en pensant que ce n'est qu'une offre sans suite, revient à Upsal où il classe ses minéraux et commence à écrire le *Systema Lapidum*. Il enseigne à nouveau, mais ROSEN réussit à faire interdire son enseignement parce qu'il n'est pas agrégé officiellement à l'Académie. Une fois de plus, il perd ses moyens d'existence. A quelques jours près, en 1734, le Baron de RENTHERHOLM concrétise son offre et lui envoie lettres et fonds pour son voyage. LINNÉ organise donc son périple en s'adjoignant sept étudiants dont un, en qualité de minéralogiste. Le groupe conduit par LINNÉ va en Dalécarlie jusqu'aux mines de cuivre de Roras en Norvège puis jusqu'à Falun. Les observations consignées dans un journal sont remises au Baron.

LINNÉ se fixe à Falun où on lui demande de donner des leçons de botanique et de métallurgie. Il ouvre ses cours dans le cabinet du Directeur des Mines, et ceux-ci sont suivis par, entre autres les employés des mines. N'oubliant pas qu'il est médecin, il exerce, mais sans le titre, car il lui faudrait de l'argent pour terminer et s'installer. L'ecclésiastique BROWALLIUS qui l'a patronné à Falun lui donne alors le conseil bien classique : épouser une jeune fille riche. Il avait remarqué la fille du Docteur MORÆUS, médecin estimé de la ville. Il la demande en mariage et obtient sa main, mais les parents exigent une attente de trois ans car ils ne veulent pas d'union sans situation ; il faudra d'ailleurs plus de temps que cela.

En 1735, LINNÉ part à l'étranger après s'être arrêté sur la tombe de sa mère. A son passage à Hambourg, il décèle une supercherie lorsqu'on lui fait examiner une hydre qu'il reconnaît avoir été montée de toutes pièces, et il doit fuir la fureur des détenteurs de l'hydre. Il arrive en Hollande où, à Hartewick, il passe sa thèse de médecine épuisant ainsi ses ressources, soit 36 pièces d'or. Mais à Leyde où il se rend ensuite, il rencontre les savants botanistes de l'époque — dont BORHAEVE, GRONOVIVS. Ce dernier lui propose son aide pour faire imprimer ses ouvrages après avoir vu le manuscrit du *Systema Naturae*. C'est ainsi que le premier de ses grands écrits paraît à Leyde en 1735. Toujours démuné d'argent, il se fait engager par le riche banquier CLIFFORT qui est aussi le Directeur de la toute puissante Compagnie des Indes, et qui a sa demeure à Hartecamp entre Amsterdam et Haarlem.

CLIFFORT avait un merveilleux jardin dont, dès le premier jour, LINNÉ peut lui nommer toutes les plantes, même celles qu'il n'a jamais vues. N'oublions pas que les biographies de LINNÉ ont pour base essentielle ses propres notes manuscrites et s'il fit une petite erreur, ce qui est humain, il ne l'a pas mentionnée. De toutes façons, il est lumineusement intelligent.

CLIFFORT lui offre rapidement sa protection de mécène, le logement, le couvert et l'aide pécuniaire. A ce moment, il fait paraître sa *Flora Laponica*.

En Hollande, il rencontre son ami ARTEDI, de retour de Londres mais ce dernier se noie accidentellement un soir, et comme il avait des dettes chez son hôtelier, ce dernier retint ses manuscrits. Ce fut grâce à la générosité de CLIFFORT, qui paya les dettes d'ARTEDI, que LINNÉ put entrer en possession de ces textes. En plus de tous les travaux qu'il a en cours, LINNÉ les mettra en ordre, et les publiera ce qui l'obligera à étudier l'ichthyologie i. e. la partie de l'histoire naturelle qui traite des poissons, ce qui était la spécialité de son ami ARTEDI ainsi décédé tragiquement.

Entre temps, et toujours grâce à la générosité de CLIFFORT, LINNÉ va à Londres où il reçoit un accueil mitigé car ses théories du système de classification sexuelle rencontrent des résistances, mais il noue cependant en Angleterre de solides amitiés et est finalement bien reçu un peu partout. Il visite les musées et les jardins de Sloane, Chelsea et Oxford, recueille des plantes, dont au retour il enrichit le jardin de CLIFFORT.

LINNÉ écrit à ce moment-là l'*Hortus Cliffortianus* puis la *Critica Botanica* ainsi que le *Genera Plantarum*. La *Flora Botanica* vient, elle aussi, d'être publiée, soit quatre ouvrages parus la même année. Il a une activité sans relâche, débarrassé de soucis matériels, mais il se lasse de cette vie et désire rentrer en Suède, non sans passer par la France. Toujours en Hollande, il a la joie de voir GRONOVIVUS faire paraître, en suivant son système sexuel, ses ouvrages : la *Flora Virginica* et l'*Hortus Leydensis*.

C'est en 1738 que, encore en Hollande, LINNÉ fera publier, outre les œuvres d'ARTEDI, les *Classes Plantarum*. Il refuse une place de médecin au Surinam (Guyane Hollandaise). Mais, en trois ans en Hollande, il aura plus écrit, plus découvert et plus réformé que des auteurs ayant passé au travail une longue existence. On peut dire, sans trop d'emphase, qu'il porte la marque sinon d'un génie, du moins d'un très grand homme dont le nom traverse les siècles et dont les œuvres — même si tout ne doit pas en être pris à la lettre — sont toujours à la base des travaux de ses continuateurs.

Malgré ses tribulations, les honneurs commencent à arriver à LINNÉ, telle son appartenance à l'Académie des Sciences de Leyde. D'autre part, et bien qu'il semblât avoir fait passer la sentimentalité après son travail — appréciation toute personnelle devant son attitude d'amoureux peu pressé — il apprend qu'un de ses amis cherchait à lui ravir sa patiente fiancée, qui l'attend en Suède, telle Pénélope, et ne semble pas avoir reçu beaucoup de lettres, car aucune de ses biographies ne fait allusion à son courrier avec elle.

Malade deux mois, une fois guéri, il décide de rentrer en Suède, par Paris, malgré CLIFFORT qui veut le retenir. LINNÉ part donc pour Anvers, puis Bruxelles où il rencontre la sœur de l'Empereur d'Autriche. En cours de route, la fouille de ses malles contenant des exemplaires de ses ouvrages lui laisse un mauvais souvenir. A Cambrai,

l'horloge à automates provoque son admiration et il note en passant que les routes de la région sont pavées d'une pierre de grès mêlé à un marbre primitif, qu'il y a des houillères, des ardoisières.

Arrivé à Paris, il se rend à l'actuel Jardin des Plantes : Il détermine une plante, et Bernard de JUSSIEU, en l'entendant, se tourne vers lui et lui dit : « Tu es LINNÆUS ». Il fréquente JUSSIEU, voit les herbiers de VAILLANT et TOURNEFORT, est emmené à Fontainebleau, Saint-Germain et même en Bourgogne. LINNÆ rencontre encore RÉAUMUR, assiste à une séance de l'Académie des Sciences dont il est nommé correspondant. Tout son séjour à Paris sera fait aux frais de JUSSIEU à qui il gardera fidèlement une très grande reconnaissance, toute sa vie, et à son tour, lorsque la prospérité arrivera, il recevra beaucoup et très bien.

Par Rouen, où il s'embarque pour Helsinborg, il rentre en Suède et voit son père au passage. Il arrive à Falun où il se fiance « dans les formes », mais ne peut encore se marier car il est sans situation.

Il revient à Stockholm où il est reçu comme un étranger inconnu, alors que, déjà un peu partout en Europe, il est salué comme le « Prince des Botanistes ». Sans l' « amour », nous dit-il, il aurait quitté la Suède, mais la situation s'arrange rapidement et il est nommé aux Académies des Sciences d'Upsal et de Stockholm. Exerçant la médecine, il réussit à l'aide de prescription de vin du Rhin à redonner le goût de vivre à quelques jeunes gens aisés et la clientèle afflue.

Comme il aime aborder tous les sujets, le voici nommé Président d'une Académie pour le perfectionnement de la langue nationale : LINNÆ, nous le voyons, remonte nettement la pente du discrédit, et tout va s'enchaîner assez vite — peut-être pas à son gré, mais aux yeux des observateurs de sa vie.

LINNÆ fait la connaissance du Comte de TESSIN, Maréchal de la Diète, et Ambassadeur en France pendant quelques années. Cette rencontre lui vaut un poste de Médecin de l'Amirauté et un poste de Professeur à l'Ecole des Mines de Stockholm où il fit deux cours publics, un, de minéralogie, en hiver et un, de botanique, en été. Le Comte de TESSIN lui donne un appartement et, avec la Comtesse, le reçoit très souvent à dîner.

Il est bon de faire remarquer qu'il existe à Paris, l'INSTITUT TESSIN qui a été fondé et mis sous le vocable du Comte de TESSIN par M. Gunnar W. LUNDBERG, Attaché Culturel auprès de l'Ambassade de Suède. Il est le Directeur, et l'animateur, de l'Institut Tessin qui est à la fois un Musée et un foyer de culture Suédois. Le Comte de TESSIN fut un mécène, un collectionneur passionné des œuvres d'art de notre XVIII^e siècle français, dont l'influence en Suède fut immense. M. G.W. LUNDBERG est lui-même un critique d'art, un collectionneur qui a rassemblé à l'Institut Tessin des œuvres de LINNÆ, des manuscrits, des autographes. Par sa présence, il est venu rehausser l'éclat de l'inauguration de l'exposition faite au Muséum d'Histoire Naturelle de Lyon, en avril 1972, pour célébrer le cent cinquantième anniversaire de la Société Linnéenne de Lyon.

La prospérité de LINNÆ s'établit enfin et une nouvelle période de sa vie s'ouvre devant lui. En juin 1739, il épouse Sara-Elizabeth MORÆUS

à Falun et les fêtes durent un mois. De retour à Stockholm son année 1740 sera très chargée.

A Upsal, RUDBECK meurt et son poste est à pourvoir. LINNÉ désire retourner enseigner à Upsal, mais ROSEN obtient le poste. Des tractations ont lieu, et LINNÉ obtient la possibilité d'enseigner sans avoir le poste. Il aura un autre poste, celui de ROBERG, dès qu'il sera vacant, et avec ROSEN, ils feront un échange de poste officiel. Cependant, c'est lui qui fait le Discours d'ouverture de l'Université « Sur la nécessité des voyages dans la patrie ».

Son fils Charles naît en 1741 et sera l'aîné de cinq enfants vivants. LINNÉ part en mission dans l'Oeland, le Gotland avec six étudiants. A son retour, il fait la paix avec ROSEN, qui, médecin lui aussi, le soignera plus tard.

Cette fois, et sans autres difficultés, il enseigne la *Materia Medica*, la botanique, la diététique, la séméiotique (partie de la médecine qui s'occupe des symptômes des maladies), et enfin l'Histoire Naturelle, en même temps qu'il a la direction du Jardin Botanique.

C'est la fin de sa période impécunieuse mais si féconde et le début de son ascension continue dans une vie chargée d'honneurs.

La maison de RUDBECK est réaménagée pour lui et il a sa place officielle de professeur. Il devient en 1743 membre correspondant de l'Académie de Montpellier, et la même année naît sa première fille.

L'année suivante, il finit la *Flora Suecica* ; le Jardin d'Upsal est disposé suivant sa classification sexuelle ; il reçoit le Prince Frédéric de Suède. Sous son impulsion, en 1744, le Jardin Botanique d'Upsal compte plus de mille espèces et il reçoit des graines de nombreuses provenances étrangères — même Louis XV lui en fait envoyer. LINNÉ devient Inspecteur d'Hygiène, Secrétaire de l'Académie et fonde en 1745 un Muséum d'Histoire Naturelle à Upsal qui sera — tout au moins pendant longtemps — un des plus riches de Suède. Il publie la *Fauna Suecica* avec la *Flora Suecica*.

Son beau-père, le Docteur MORÆUS, meurt et LINNÉ laisse à sa belle-mère la plus grande partie de l'héritage. Car, s'il a aimé les honneurs et les satisfactions qu'une vie prospère lui apporte, et s'il reste économe, il est généreux et souvent aidera de ses deniers ses étudiants. Dès cette époque, il accumule les collections, dont une de minéralogie, ainsi qu'une bibliothèque importante. Leurs Altesses Royales viennent à Upsal et offrent des médailles d'or aux professeurs, une à chacun, mais LINNÉ en reçoit deux. Il fait quelques voyages, en écrit la relation. A cette époque, il entreprend son *Species Plantarum*.

Nommé médecin du Roi (archiâtre), on retrouve son titre au frontispice de ses œuvres. Il fait partie de très nombreuses sociétés savantes, est membre de nombreuses académies européennes, même celle de Philadelphie, outre-atlantique.

Ayant reçu l'herbier d'un professeur de Leyde qui avait voyagé à Ceylan, il publie la *Flora zeylanica*. LINNÉ obtient la généralisation des cours d'Histoire Naturelle, fait agrandir les serres et le Musée d'Upsal. Il publie l'*Hortus Upsaliensis* et la 6^e édition du *Systema Naturae*, et a

des centaines d'élèves. L'herborisation est à la grande mode et les élèves qui en reviennent la fleur au chapeau, le raccompagnent chez lui. Il en résulte des jalousies et il est visé par un décret d'interdiction de publier ailleurs qu'en Suède, mais ce ne sont que des incidents de parcours de la vie d'un grand homme. En revanche, il a de nombreuses joies comme celle d'accueillir un élève venu spécialement de France. Il dirige un grand nombre de thèses de ses étudiants, qui seront éditées en plusieurs volumes sous le nom de *Amoenitates Academicæ* et qui ont la même autorité que ses écrits.

N'oublions pas qu'il est médecin et en 1749, il publie la *Materia Medica*.

La Diète l'oblige à aller en Scanie, il en profite pour passer à Stenbrohult où son frère Samuel a remplacé leur père décédé. Puis, pour la première fois, il est nommé recteur de l'Université d'Upsal. En 1750, sa 3^e fille naît et cette même année il aura une violente attaque de goutte dont il se guérit par les fraises.

C'est en 1751 que paraît sa *Philosophia Botanica* et la relation de son voyage en Scanie. Il obtient un assistant et une vingtaine d'aides pour agrandir et soigner l'Orangerie et le Jardin Botanique d'Upsal. Il envoie le plus possible ses élèves à l'étranger, en Chine, en Espagne, mais dès ce moment-là sa vie est coupée de crises de goutte, chaque fois paraît-il guéries par les fraises.

Ses rapports avec les souverains de Suède sont fréquents, car la Reine a un goût très vif pour l'Histoire Naturelle et elle le charge de classer sa collection de coquillages. Rien que l'apport de belles collections botaniques suffit, certaines fois, à le guérir de sa goutte. Il a, malgré cela une activité inlassable, il écrit beaucoup, à de nombreux correspondants, prépare toujours son *Species Plantarum* pendant deux ans pour le faire paraître en 1753, après avoir terminé le *Genera Plantarum*. Il ressent à cette époque les premières atteintes de la maladie de la pierre.

Souvent il va à la Cour, sans jamais, dit-on adopter une attitude de courtisan. On n'y parle que d'Histoire Naturelle, de même que chez le Comte de TESSIN dont les préférences (après la peinture) vont aux minéraux et aux coquilles. En 1753, LINNÉ reçoit la plus haute distinction suédoise, l'Etoile Polaire, et a un sixième enfant qui ne vit pas. Il réédite la *Flora Suecica*, publie le *Museum Tessinianum* et le *Species Plantarum*.

Plein d'idées, il propose d'importer des plantes de montagne pour fertiliser la Laponie. Cela reste sans suite. Les nominations de membre d'Académies étrangères se poursuivent. Enfin en 1756, il est anobli par le Roi. A l'occasion de la 10^e édition du *Systema Naturæ*, une médaille est frappée : d'un côté il y a son buste, de l'autre, la devise « Illustrat » avec trois couronnes à l'intérieur desquelles il y a respectivement des têtes d'animaux, des fleurs et enfin des cristaux et minéraux.

La même année, il achète ses terres de Safja, tout près d'Upsal, et sa maison de campagne de Hammarby, à quelques milles d'Upsal. Son fils est nommé démonstrateur au Jardin Botanique en 1759. C'est

seulement en 1762 que LINNÉ reçoit ses armoiries, mais pas celles qu'il avait demandées — toujours les anicroches de la vie même lorsqu'elle comble un être comme l'a été LINNÉ après 1741.

Le 3 décembre 1762, il est le premier Suédois à être nommé membre étranger de l'Académie des Sciences de Paris, où seulement huit membres étrangers peuvent être nommés.

Son fils qui restera célibataire, sera professeur en 1763.

LINNÉ arrive à se faire envoyer de nombreuses plantes et graines de nombreux pays — dont des graines de thé. Mais, après plusieurs échecs, ayant donné ses conseils pour leur transport, il est le premier à introduire en Europe des plants de thé. Rappelons-nous que la Chine est aux antipodes et qu'en plein XVIII^e siècle, la navigation se fait à la voile.

Sa pleurésie de 1764 sera soignée par ROSEN avec qui il a fait la paix depuis longtemps. Peu après, LINNÉ et sa femme célèbrent leurs noces d'argent (mot en français dans ses manuscrits). Puis il fait éditer la 12^e édition du *Systema Naturae*. Toutes ses œuvres sont tirées à un petit nombre d'exemplaires et sont très rares. En 1767 et 1768, il publie encore une suite au *Systema Naturae* et s'occupe de faire terminer la construction d'un musée à Hammarby. Il y réunit des collections de tous genres, en histoire naturelle, dont d'innombrables gravures de plantes dont il reçoit des graines en grand nombre. Lorsqu'il est malade, Louis XV s'informe de sa santé, et lui fait envoyer des plantes.

Un de ses meilleurs élèves revient d'un tour du monde avec le grand navigateur COOK, et avec BANKS, d'une durée de trois ans, et lui rapporte plantes et observations. Recteur pour la troisième fois en 1772, pendant six mois, il n'y aura aucune contestation à l'Université mais au contraire il recevra des hommages et de la sympathie. A cette époque, le Roi de Grande-Bretagne fait disposer le Jardin de Kew suivant sa méthode sexuelle, comme celui du Trianon. Kew Garden est célèbre par ses merveilleux rhododendrons. Le Pape, qui avait d'abord critiqué sa méthode s'y rallie et donne l'ordre de l'enseigner.

Mais pour LINNÉ le déclin approche, car c'est en 1774 qu'il est frappé d'une attaque dont il ne se relèvera pas complètement. Il n'a d'ailleurs pas d'illusion, car il écrit à un ami, de façon presque illisible : « Dieu a résolu de briser tous les liens qui m'attachent aux choses terrestres ». Avec des alternatives d'un semblant de meilleure santé, il occupera les trois dernières années de sa vie, surtout à classer ses collections et celles qu'on lui envoie. Le Roi, qui vient le voir, lui offre diverses faveurs et refuse qu'il parte en retraite. Et c'est à cette époque que s'arrêtent ses notes autobiographiques.

Le déclin s'accélère et ses facultés intellectuelles sont presque nulles avec de petits sursauts à l'occasion d'un bel envoi de plantes ou d'une visite intéressante. Il peut à peine signer son nom. Ses proches l'emmenent passer l'été de 1777 — le bel été suédois succédant au long hiver — à Hammarby, et son dernier automne se passe à Upsal. Il meurt le 10 janvier 1778 et est enterré sous une dalle dans la cathédrale d'Upsal. Le Roi de Suède fit frapper une médaille et parla de lui dans son Discours d'ouverture des Etats.

Comment était LINNÉ ? en plus de la photo de son portrait, fait gracieusement par ROSLIN, il y a, à l'Institut Botanique d'Upsal, son buste en marbre. Son élève, FABRICIUS, nous raconte vers 1773, qu'il était petit, l'air serein, mince, les yeux petits et perçants les plus spirituels qui soient.

On peut dire que ses idées étaient réglées avec ordre, que sa mémoire fut prodigieuse. Assez coléreux, il s'apaisait aussitôt. LINNÉ avait le culte de l'amitié pour ses amis et ses disciples. Son amour pour la gloire fut bien connu, mais sans orgueil offensant. Et s'il fut économe en souvenir de ses jours difficiles, nous avons dit qu'il sut toujours être généreux.

LINNÉ se levait à quatre heures du matin en été et allait au jardin en robe de chambre et en fumant sa pipe, inspectant d'un regard perçant les progrès nocturnes de la végétation, les insectes, durant une bonne heure. Même en se délassant, il travaillait toujours. Il rentrait dans une ambiance qui lui plaisait, écrivait jusqu'à l'heure de ses cours. Il a dit que son jardin était un Elysée dépassant en beauté les jardins de Babylone. Il adorait enseigner « in horto », plus que « in cathedra ». Proposant à ses meilleurs élèves les sujets de thèses (regroupées dans 7 volumes des *Amoenitates Academicæ*), il multipliait sa capacité de travail par cette collaboration réciproque. Jamais auparavant, l'université d'Upsal n'avait connu pareille renommée : 500 élèves avant 1741, date de son cours officiel ; jusqu'à 1 500 ensuite, chiffre qui ne diminuera qu'après sa mort.

Il travaille en commun avec ses élèves jusqu'aux premières heures de l'après-midi, avec des repos. Car LINNÉ a pour principe de toujours interrompre une tâche lorsqu'elle le fatigue. A la fin du jour, le travail scolaire reprenait. En même temps, il poursuivait ses travaux personnels pour ses nombreux écrits, recevait beaucoup de visiteurs, savants, grands de ce monde, toujours avec un accueil cordial, aimant gagner l'affection et l'estime. Il aimait qu'on l'admire. Il invitait beaucoup à sa table prévue pour vingt couverts. Sa maison d'Upsal était spacieuse et confortable pour l'époque. Elle fut convertie en musée. Le Jardin Botanique restauré par lui après 1741 donne une impression de grandeur, avec serres, bassins. Il réussit à y posséder un bananier.

Sa maison de Hammarby est devenue la propriété de l'Etat Suédois et a été restaurée. Peinte en rouge, elle est en bois et a un étage, les fenêtres ont des cadres blancs. On a remis des meubles dans la maison, les lits sont faits et il y a d'innombrables gravures de botanistes et de plantes. Dans des vitrines, on remarque en particulier un costume d'apparat de LINNÉ, dans le plus pur style Louis XV, et une robe de sa femme, des pièces de son service de table. Entre ces costumes et ce service de table, il y a un lien : ils sont chacun ornés de la *Linnaea borealis*, l'habit en est brodé, le service de fine porcelaine, décoré.

Cette fleur qu'on trouve en Laponie, dans le Valais et au Saint-Gothard lui fut dédiée par GRONOVIVUS et elle orne son blason. C'est une plante de la famille des Caprifoliacées, ornementale à tige grêle et transparente de 10 à 15 cm ; ses fleurs sont blanches veinées de rose et elle a un parfum délicat. On la trouve, cultivée, à Saint-Gingolph et à Pralognan, dans les Alpes Françaises. Très rustique, elle peut

pousser dans les mousses des forêts françaises de résineux. Elle est rampante avec des stolons, sa fleur passe promptement, comme la violette.

Un minéral a aussi été dédié à LINNÉ, la Linnéite (CO_3S_2). C'est un sulfure de cobalt, cristallisant en cubes, et c'est une rareté minéralogique qu'on trouve en Westphalie, en Suède mais non en France.

Il avait une devise : « Famam Extendere factis » et il y fut fidèle.

Ses dédicaces de plantes eurent souvent une nomenclature épigrammatique n'excluant pas la justice, mais plus souvent encore la dédicace fut amicale. Son écriture est assez poétique mais toujours concise, parfois si concise qu'elle devient obscure. Il eut un grand respect des dogmes et si son œuvre n'a pas de finalité religieuse, il est dominé par la pensée du Divin Créateur et dans plusieurs de ses préfaces, on trouve une profession de Foi.

Il eut de nombreux correspondants en Suède, en Europe et même en Amérique. Souvent il échangea de longues lettres qui sont des leçons d'Histoire Naturelle, avec tous les grands botanistes de son temps, les Hollandais BORHAEVE et GRONOVIVS, le Suisse HALLER qui le critiqua mais à qui il répondait avec modération. En France, il correspondait avec Bernard de JUSSIEU dont il a écrit qu'il est très modeste et qu'en faisant connaître les séries des familles naturelles établies par son oncle, il avait fondé la plus grande renommée scientifique de son époque. L'Abbé DUVERNOIS, GOUAN, CUSSON, tous de Montpellier furent en relation épistolaire avec lui. RÉAUMUR aussi, et J.-J. ROUSSEAU. ROUSSEAU qui s'était passionné pour la botanique, a herborisé entre autres au Mont Pilat et écrit « Les Lettres Élémentaires sur la Botanique » avec une introduction sur les causes retardant ou accélérant le progrès de cette science. Pour lui, cultiver des plantes et les étudier est une douce étude à laquelle ne succèdent ni le regret ni le dégoût.

Voici la lettre de J.-J. ROUSSEAU à LINNÉ, de Paris, le 21 septembre 1771 : « Recevez avec bonté, Monsieur, l'hommage d'un très-ignare, mais très-zélé disciple de vos disciples, qui doit en grande partie à la méditation de vos écrits, la tranquillité dont il jouit, au milieu d'une persécution d'autant plus cruelle qu'elle est plus cachée, et qu'elle couvre du masque de la bienveillance et de l'amitié, la plus terrible haine que l'enfer excita jamais. Seul avec la nature et vous, je passe dans nos promenades champêtres des heures délicieuses, et je tire un profit plus réel de votre *Philosophia Botanica* que de tous les livres de morale. J'apprends avec joie que je ne vous suis pas tout à fait inconnu et que vous voulez bien même me destiner quelques-unes de vos productions. Soyez persuadé, Monsieur, qu'elles feront ma lecture chérie, et que ce plaisir deviendra plus vif encore par celui de les tenir de vous. J'amuse ma vieille enfance à faire une petite collection de fruits et de graines. Si, parmi vos trésors il se trouvait quelques rebuts dont vous voulussiez faire un heureux, songez à moi ; je les recevrai, Monsieur, avec reconnaissance, seul tribut que je puisse vous offrir, mais que le cœur dont elle part ne rend pas indigne de vous.

« Adieu, Monsieur, continuez d'ouvrir et d'interpréter aux hommes le livre de la nature. Pour moi, content d'en déchiffrer quelques mots

à votre suite dans la famille du règne végétal, je vous lis, je vous étudie, je vous médite, je vous honore et je vous aime de tout mon cœur. »

VOLTAIRE admira LINNÉ, parla de lui, mais BUFFON critiqua ses théories alors que LINNÉ admira le naturaliste français qui chercha à faire aimer la nature, LINNÉ cherchant surtout à la faire connaître. LINNÉ fut surnommé le Pline du Nord.

Reprenant, parmi toutes celles que nous avons citées, les principales œuvres de LINNÉ, nous allons en donner un petit aperçu. LINNÉ a, en effet, énormément écrit, grands ouvrages, notes de voyage, observations sur tous sujets d'histoire naturelle. Ce fut, en outre, un grammairien ; il publia nombre de brochures sur l'économie rurale, mais une attention particulière doit être attirée sur ses œuvres principales.

Son tout premier ouvrage, 160 pages, in-8°, est le *Hortus Uplandicus*, 1730, où les plantes sont déjà disposées suivant le système sexuel : ce petit ouvrage le fit remarquer par son professeur, RUDBECK. Sa thèse de médecin paraît à Hardewick en Hollande, en 1735, année où paraît le *Systema Naturae*, ouvrage dans lequel se trouve l'esquisse de tous ses travaux ultérieurs. Il y avait trois feuilles in-folio, une pour chaque règne de la nature qu'il décomposait selon ses principes. Il distinguait les genres des animaux par leurs caractères sans nommer d'espèces et pour les végétaux il n'y avait encore que des noms de genre. Toute sa vie, il travaillera à perfectionner cette ébauche. Pour le règne végétal, il expose son système de classification dite classification sexuelle.

On trouve l'année suivante la parution des *Fundamenta Botanica* qui sont une somme d'aphorismes résumant la science de la botanique. Durant cette fertile année 1736, il prépare la publication pour 1737 de quatre ouvrages :

— l'*Hortus Cliffortianus* où les variétés sont ramenées aux espèces, les espèces aux genres et les genres aux classes ;

— la *Flora Laponica* :

— la *Critica Botanica* où il explique les motifs des réformes qu'il apporte dans la botanique nouvelle en rejetant une foule de noms botaniques très longs ;

— le *Genera Plantarum* et les caractères naturels de celles-ci selon le nombre, la figure, la situation et la proportion de toutes les parties de la fructification.

Il y aura six autres éditions du *Genera Plantarum* et chaque fois que LINNÉ fera une nouvelle édition, d'un ouvrage, elle sera considérablement augmentée et revue. Le botaniste suisse HALLER qui avait vivement critiqué le *Systema Naturae*, considéra le *Genera Plantarum* au-dessus de tout ce que TOURNEFORT et ses prédécesseurs avaient fait et que les matériaux préparés pourraient à l'avenir servir à tous les systèmes à établir.

En 1736, LINNÉ avait encore publié la *Bibliotheca Botanica* où il classe cette fois les botanistes en 16 groupes, y compris le 16°, *i. e.* les anormaux : ceux qu'on ne peut classer nulle part, suivant l'étymologie latine. Il dénombre les voyageurs, les descripteurs, les floristes, les Pères, les Latins, les Grecs, etc. Son livre contient une histoire abrégée

de la botanique avec images et métaphores et dans sa préface, il remercie ses protecteurs, dont CLIFFORT.

Il publie en 1738 les *Classes Plantarum* où il fait une revue détaillée de tous les systèmes de botanique de CÉSALPIN à lui-même. En 1745, la *Flora Suecica* avec 1 140 plantes (1 296 à la 2^e édition). La *Fauna Suecica* paraît en 1746, rééditée et augmentée en 1761. A chaque animal, LINNÉ donne, comme aux plantes, un nom spécifique. Nous trouvons ensuite la *Flora Zeylanica*, le catalogue du Jardin d'Upsal, puis en 1749 la *Materia Medica*, sorte de manuel pratique concernant les plantes en médecine. En 1749 aussi, le premier volume des *Amoenitates* sort, le dernier sera de 1769. On y trouve des dissertations sur le Sommeil des Plantes, les Noces des Plantes.

La *Philosophia Botanica* est publiée en 1751, donnant les fondements de la botanique et HALLER dira que c'est un ouvrage immense. Le *Species Plantarum* paraît en 1753, et aura cinq éditions dont deux posthumes. Il publiera encore beaucoup, mais le *Species Plantarum* sera une somme de toutes ses trouvailles, classifications et méthodes et, en 1955, un botaniste anglais écrit dans le Bulletin de la Linnean Society que si c'est l'ouvrage sur lequel on insiste le moins, c'est pour les botanistes le meilleur, et souvent le seul ouvrage connu. Il pense que ce livre ne pouvait qu'être accepté par le monde de son époque tant sa nomenclature bi-verbale était pure et ses démonstrations parfaites.

Avant LINNÉ, les plus clairvoyants des botanistes avaient posé le problème de la détermination des espèces végétales sans pouvoir le résoudre. LINNÉ se sert de travaux antérieurs, mais le premier, il sut généraliser les idées éparées et en conclure que la disposition des végétaux la plus recommandable doit être tirée du nombre, de la figure, des proportions et de la situation de toutes les différentes parties de la fructification. Au sein des classes et des ordres, une rigoureuse économie de la pensée doit permettre de désigner les espèces de chaque genre par un caractère distinctif, ce qui fonde une classification binaire, toujours en vigueur. Le système linnéen de détermination, classes, ordre, genre, espèces, et des dénominations, s'est imposé dans tous les domaines intéressant les naturalistes, en dépit des résistances, dont celle de BUFFON.

L'Histoire Naturelle a désormais son code. LINNÉ a eu le génie de percevoir les êtres dans leur spécificité et aussi dans leurs rapports réciproques, car nommer un être, c'est le mettre en place dans l'ensemble des êtres. Mais LINNÉ tiendra les espèces pour fixes, or elles ont une plasticité : il sera obligé, vers 1762, de céder dans ce domaine devant l'évidence.

Son système de classification fit une révolution en botanique, malgré les critiques. Il ne cachait pas qu'il avait fondé un système, i. e. une méthode de classification artificielle et non une méthode naturelle qu'il regardait comme l'expression suprême de la botanique phytographique. Or, il ne trouva pas la clé des ordres naturels qu'il conçut dont Bernard et Laurent de JUSSIEU pour avoir posé le principe de la méthode, celui de la subordination des caractères ont été considérés comme les inventeurs.

Avec LINNÉ, la botanique a changé brusquement de visage, elle est devenue « une science de la parole » a écrit le Professeur DAGOGNET en 1970. En dehors de sa taxinomie sexuelle, la gloire de LINNÉ vient de sa lexicologie. Il a voulu le nom précis et concis. Ce nom comportera le terme générique et l'épithète spécifique. L'état civil qui est la technique d'enregistrement des humains a guidé le maître suédois. Un homme se reconnaît aussi par son nom (genre), et par son prénom (espèce). Pour avoir réduit chaque dénomination à ces deux mots d'espèce et de genre, la gloire de LINNÉ est impérissable.

Ses travaux sur la zoologie n'ont pas eu le même retentissement, mais le système de nomenclature de LINNÉ encore appelé système binominal a cependant été très vite adopté par les zoologistes. Il est codifié et fait l'objet du « code international de nomenclature zoologique » écrit en anglais et en français et traduit dans toutes les langues. D'autre part les degrés de la hiérarchie linnéenne sont les degrés obligatoires des classifications modernes : classe, ordre, famille.

Quant à la minéralogie, sa classification des minéraux n'eut qu'une durée éphémère car l'analyse chimique des substances minérales était presque inexistante en son temps.

Les collections de LINNÉ furent vendues par sa veuve, en Angleterre où la Linnean Society les racheta en 1829 pour une valeur de 78 000 francs-or. Comme celle de Londres, la Société Linnéenne de Paris fut fondée en 1788, par DAUBENTON et LAVOISIER. Mise en sommeil pendant la Révolution et le I^{er} Empire, elle renaît en 1820 grâce à un disciple de BUFFON, LACÉPÈDE, qui s'adjoignit quelques correspondants lyonnais, devenus eux-mêmes peu après les créateurs de notre actuelle Société Linnéenne de Lyon. Cette dernière eut rapidement un rayonnement sur le plan national, avec des correspondants à l'étranger.

L'exposition au Muséum d'Histoire Naturelle de Lyon du cent cinquantième anniversaire a magnifié les activités des multiples sections de notre Société dont le but, à l'origine, fut de rendre hommage au grand naturaliste suédois, auteur fécond du XVIII^e siècle qui, s'il n'a pas tout vu, a tout entrevu, et de contribuer à développer le goût et l'étude des sciences naturelles auxquelles LINNÉ, avec amour, consacra son existence entière.

Lyon, 14 septembre 1972.